

Travail de fin d'études[BR]- Travail de fin d'études: "Comment notre consommation de viande influence-t-elle notre représentation de la violence animalière ? Selon le sexe, quels sont les mécanismes mis en place pour gérer la dissonance engendrée dans le cadre du "paradoxe de la viande" ?"[BR]- Séminaire d'accompagnement à l'écriture

Auteur : Rollus, Camille

Promoteur(s) : Garcet, Serge

Faculté : Faculté de Droit, de Science Politique et de Criminologie

Diplôme : Master en criminologie à finalité spécialisée en criminologie interpersonnelle

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23735>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

**Comment notre consommation de viande influence-t-elle notre
représentation de la violence animalière ? Selon le sexe, quels sont les
mécanismes mis en place pour gérer la dissonance engendrée dans le cadre
« du paradoxe de la viande » ?**

Rollus Camille

2^{ème} Master en criminologie

Année académique 2024-2025

Mémoire réalisé en vue de l'obtention du diplôme de master en criminologie

Finalité spécialisée en criminologie interpersonnelle

Promoteur : Garcet Serge

Remerciements

Je tiens tout d'abord à exprimer ma gratitude à mon promoteur, Monsieur Garcet, pour ses conseils avisés et son regard critique. Je souhaite également remercier l'ensemble des enseignants que j'ai eu la chance de côtoyer pendant mon parcours universitaire et tout particulièrement les professeurs de la faculté de Criminologie qui, grâce à leur expertise et leurs enseignements, ont guidé mes réflexions.

Un grand merci à mes camarades de classe pour leur soutien et leurs retours bienveillants et à tous les échanges qui ont rythmé ces derniers mois.

Je suis également reconnaissante envers tous mes proches dont ma famille pour leur confiance et leur encouragement durant la réalisation de mon mémoire.

Table des matières

1)	<i>Résumé</i>	
2)	<i>Introduction</i>	1
3)	<i>Violence dans le cadre de l'industrie alimentaire et ses enjeux</i>	2
4)	<i>Le bien-être animal</i>	5
a)	Perspective culturelle	5
b)	Perspective philosophique.....	5
c)	Perspective sociétale	6
d)	Perspective juridique.....	6
5)	<i>Théorie sur les techniques de neutralisation</i>	8
5. 1)	Dissonance cognitive	8
5. 2)	Paradoxe de la viande	10
5. 3)	Les 4N.....	12
5. 4)	Différence en fonction des habitudes alimentaires.....	13
5. 5)	Différence homme / femme	14
6)	<i>Conclusion</i>	15
7)	<i>Question de recherche</i>	15
8)	<i>Méthodologie</i>	15
8.1)	Étude 1.....	16
a.	Objet, définition des concepts, instrument de mesure.....	16
b.	Échantillon	17
c.	Hypothèse.....	17
8.2)	Étude 2.....	17
a.	Objet, définition des concepts, instrument de mesure.....	17
b.	Échantillon	18
c.	Hypothèse.....	18
9)	<i>Analyses statistiques/résultats</i>	18
9.1	Analyses descriptives	18
a)	Âge	18
b)	Régime	18
c)	Sexe.....	19
d)	Score continu de la variable représentation de la violence animale nommée « tot 1 » et score ordonné de cette même variable nommée « violence cat »	19
e)	« score tot 2 » représentant l'utilisation des techniques de neutralisation	20
f)	Les 9 stratégies de neutralisation	20
9.2	Comparaisons principales.....	20
(1)	Comparaison du régime sur la représentation de la violence animale.....	20
(2)	Comparaison du régime sur la représentation de la violence animale catégorisée	21
(3)	Comparaison du sexe chez les omnivores sur la représentation de la violence animale	22
(4)	Comparaison du sexe chez les flexitariens sur la représentation de la violence animale ...	22
(5)	Comparaison du sexe sur le « score tot 2 » (= somme des 27 items de Rothgerber).....	23

(6) Comparaison du sexe sur les 9 techniques de neutralisation (scores allant de 5 à 15, traités comme continus).....	23
(7) Comparaison du régime (omnivore et flexitarien) sur le « score tot2 » (= somme des 27 items de Rothgerber)	23
(8) Comparaison du régime sur les 9 techniques de neutralisation (scores traités comme continus)	24
10) Discussions	25
11) Limites :.....	28
12) Conclusion	29
Bibliographie	31
Annexes	35
Échelle de l'étude 1	35
Echelle de l'étude 2 (de Rothgerber) :	38
Les graphiques	40
Les tableaux.....	43
Questionnaire en ligne	51

1) Résumé

La violence animalière, dans le cadre de la consommation de viande, fait référence aux actes de maltraitance infligés aux animaux au cours de leur élevage, leur transport et de leur abattage, dans le but de produire de la viande. La consommation de viande et la violence qu'elle engendre soulève des questions éthiques (notamment des questions liées au bien-être animal et des questions environnementales) et il devient de plus en plus difficile de fermer les yeux face à cette souffrance et à ses conséquences.

Dans cette étude, nous cherchons à savoir si la représentation que les individus ont de la violence animalière, dans l'élevage et l'abattage, diffère en fonction de leur consommation de viande.

La littérature scientifique met en évidence que même si la plupart des gens apprécient la compagnie des animaux, la plupart des gens continuent de les manger. À travers cette étude, nous allons également nous intéresser à la manière dont les gens font face à ce paradoxe (appelé le paradoxe de la viande). En effet, les gens vont utiliser un certain nombre de stratégies pour surmonter cette contradiction apparente dans leur attitude et leur comportement (Loughnan et al., 2014). Ici, la théorie de neutralisation morale va nous permettre de mieux comprendre, en fonction du sexe, les écarts remarqués entre les préoccupations éthiques affichées par les individus et leurs comportements de consommation.

Mots clés : violence animalière, paradoxe de la viande, désengagement moral, dissonance cognitive.

Abstract

Animal violence, in the context of meat consumption, refers to acts of mistreatment inflicted on animals during breeding, transportation and slaughter, for the purpose of producing meat. Meat consumption and the violence it causes underlines ethical issues (including animal welfare and environmental issues) and it is becoming increasingly difficult to turn a blind eye to this suffering and its consequences.

In this study, we are investigating whether people's representations of animal violence, in breeding and slaughter, differs according to their meat consumption.

Scientific literature shows that even though most people enjoy the company of animals, most people continue to eat them. In this study, we will also look at how people deal with this paradox (known as the meat paradox). Indeed, people will use a number of strategies to overcome this apparent contradiction in their attitude and behavior (Loughnan et al., 2014). Here, Moral Neutralization Theory will enable us to better understand, according to gender, the discrepancies noticed differences between the ethical concerns displayed by individuals and their consumption behaviors.

Keywords : animal violence, meat paradox, moral disengagement, cognitive dissonance.

2) Introduction

« *Les animaux du monde existent pour leurs propres raisons. Ils n'ont pas été créés pour les humains, pas plus que les Noirs n'ont été créés pour les Blancs, ou les femmes pour les hommes* » (Alice Walker)

Selon Nerson R. (1963), les animaux sont bons « *à animer de sanglants spectacles, nourrir et vêtir l'humanité, véhiculer les matériaux, servir de cible ou permettre les expérimentations. L'animal est un produit, une chose, utile ou nuisible*

La violence envers les animaux est une thématique qui a souvent été négligée, car nous avons l'habitude de traiter des sujets qui touchent à l'homme. En effet, l'être humain ne reconnaît pas toujours la souffrance animale. Pourtant, comment pouvons-nous fermer les yeux face aux activités humaines qui engendrent la mort d'autres espèces, et ceci souvent dans des conditions terrifiantes ? D'où vient notre capacité à négliger autant le mort et la souffrance vécue des autres espèces en raison de leur statut défini ?

On a souvent été dans une criminologie anthropocentrique où on va définir l'être humain par opposition à l'animal. Nos relations avec les animaux sont imprégnées d'une lecture spéciste, ce concept est défini par Singer (1976) comme « *toute attitude de discrimination envers un animal en raison de son appartenance à une espèce donnée* », ce qui entraîne une favorisation de son propre groupe. Ce spécisme a pour conséquence que la souffrance animale compte moins que la souffrance humaine et elle entraîne également des catégories injustifiées parmi les espèces (Garret, 2023). Par exemple, on va moins tolérer les violences envers les animaux de compagnie par rapport aux animaux sauvages.

Pendant longtemps, on pensait donc que les animaux ne souffraient pas, or l'éthologie cognitive (De waal, 2020) a mis en lumière la proximité affective et cognitive que nous avons avec les animaux. En effet, les animaux sont des êtres sentients, très proches de l'homme car comme lui, ils sont capables de communiquer, de créer des groupes sociaux, de réfléchir, d'anticiper, de manigancer, de faire preuve d'altruisme, d'empathie, d'utiliser des outils, de transmission, de créativité, de croyances, d'entraide, de sensibilité, de tristesse face à la mort, de culture, de peur ... La mise en évidence de ces similitudes élargit le souci moral envers les animaux mais également envers les autres groupes et réduit le spécisme (Bastian et al., 2011). Comme l'a déclaré Darwin (1859) : « *il n'existe aucune différence fondamentale entre l'homme et les mammifères supérieurs pour ce qui est de leurs facultés mentales ... La différence entre l'esprit de l'homme et celui des animaux supérieurs, aussi grande soit-elle, est certainement une différence de degré et non de nature* ». Certaines études ont même souligné que les hommes et les chimpanzés partageraient près de 99% de leur ADN (Grondin, 2007). D'autres auteurs mettent en évidence que les animaux possèdent un flair et un instinct plus développé que ceux de l'homme (Grondin, 2007).

« *On est face à un renversement où les frontières entre humain et animal s'estompent, où l'humain ne serait qu'un vivant parmi les vivants, et non à part* » (Llored, 2021).

Malgré cela, on leur accorde qu'une valeur instrumentale où ils vont être considérés par rapport aux bénéfices qu'ils offrent à l'homme. En effet, nos relations avec les animaux sont teintées par leur utilisation (élevage, habillement, alimentation, divertissement, expérience, ...). Par exemple, au niveau de l'industrie animale, le statut de produit ou de matières premières donné à l'animal facilite l'usage de la violence et de la maltraitance à leurs égards entraînant souvent la mort (Garret, 2023). Il n'y a donc pas (ou peu) de prise en considération de l'animal en tant que « *sujet d'une vie* » (Regan, 2012) et en

tant qu'être sentent éprouvant de la souffrance et du plaisir, indépendamment de son utilité pour l'homme.

Les actions nécessaires liées à la consommation, l'élevage, les recherches, ... et les sacrifices ont également une fonction identitaire, le fait de donner la mort aux autres espèces permet de nous différencier d'eux. Cela nous conduit au concept d'humanisme métaphysique qui est un concept que l'on retrouve dans la culture occidentale. Ce concept est en lien avec l'humanisme physique qui considère le corps humain et la relation de l'homme avec la nature et le monde physique. L'humanisme métaphysique, quant à lui, se consacre davantage sur des questions métaphysiques comme la place de l'homme dans l'univers, son rapport à l'existence et la nature, la nature de l'âme, l'existence de dieu,..

On retrouve cette notion, d'humanisme et d'humanisme métaphysique, chez certains philosophes comme Descartes et son aphorisme « *cogito, ergo sum* » signifiant « je pense, donc je suis » ce qui met en évidence l'existence humaine en tant qu'être pensant, c'est-à-dire capable avec la pensée rationnelle d'avoir accès à la vérité par la réflexion. Dans le même ordre d'idée, par sa capacité à comprendre le monde par la raison, l'humain est méta par rapport à la nature dont il va s'extraire, il se situe au-dessus des autres êtres vivants et est capable de se relier à dieu, source de certitude (*Retour Sur la Question de L'humanisme Métaphysique*, 2015). Comme avance Llored (2021) : « *Faire du corps de l'animal une chose purement matérielle est la finalité même de cette opération « mystique » de l'humain en Occident.* »

Dans cette optique, on peut évoquer le « carnophallocentrisme » où l'humain, notamment par le sacrifice, essaye de se distinguer de l'animal non-humain. Mais aussi par la création du mot « animal » qui désigne tout vivant, sauf l'homme qui s'exclut de cette définition (Grondin, 2007). L'humain possèderait tout pouvoir sur l'animal dû à la rationalité (et le langage), contrairement au monde animal qui, quant à lui, peut être qualifié d'émotionnel, de pulsionnel ou d'instinctif (Derrida, 2006).

Dans ce sens, il me semble important de parler du concept de mentaphobie que propose Griffin (1976) et Chauvet (2016) et qui peut être défini comme « *la négation de la conscience animale et la peur de la reconnaissance de cette conscience* » car celle-ci signifierait qu'on devienne criminel en tuant les animaux. On tue donc massivement des animaux sans considérer qu'il s'agit de meurtres puisqu'on n'assimile pas l'animal à un semblable (Garcet, 2023). La reconnaissance de cette conscience nous placerait alors dans une dissonance cognitive qui représente un état d'inconfort psychologique causé lorsque des croyances sont mutuellement incompatibles, et que les comportements entrent en conflit avec les croyances (Festinger, 62). En outre, plus on prend conscience de la proximité entre l'homme et l'animal, plus il est difficile de fermer les yeux sur nos actes.

3) Violence dans le cadre de l'industrie alimentaire et ses enjeux

« [...] quels motifs firent autrefois agir l'homme qui, le premier, [...] osa toucher de ses lèvres la chair d'une bête morte, servit à sa table des corps morts, [...] et fit de la viande et sa nourriture de membres d'animaux qui peu auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient ? » (*Plutarque, Manger la chair, Traité sur les animaux*).

La viande fait partie du régime alimentaire de la plupart des sociétés humaines (Stanford et Bunn, 2001 ; Burgat, 2017) et est omniprésente dans la culture humaine (par ex, repas de fête comme Noël) (Hestermann et al., 2020). Pourtant la consommation de viande nécessite l'élevage (souvent dans des conditions néfastes) où la mise à mort d'animaux peut être considérée comme une activité moralement problématique (Hestermann et al., 2020). « *Ce secteur est le principal moteur de la maltraitance constante des animaux, car il les oblige à s'accoupler, à supporter des conditions d'encombrement et à vivre en confinement au milieu de la maladie et de la cruauté* » (Suárez-Yera et al., 2025).

Quand on regarde les chiffres (Statbel), en 2018, on retrouve 1380 milliards d'animaux tués pour l'alimentation humaine alors que nous sommes que 7,6 milliards sur terre, ce qui représente 3,8 milliards d'animaux tués chaque jour ou encore 183 animaux tués par an par habitant (Garcet, 2023). Depuis les années 1950, la demande mondiale en produits carnés a littéralement explosé (en 2020, elle était déjà multipliée par sept) (Curtay & Magnin, 2020). En 2020, plus de 300 millions de tonnes de viandes sont consommées chaque année à travers le monde (FAO). Cette consommation effrénée s'accompagne d'un rythme d'abattage infernal (entrant des ratages de l'étourdissement ce qui déroge les directives européennes), avec près de 1900 animaux terrestres tués chaque seconde (Curtay & Magnin, 2020). Ainsi, environ 60 milliards d'animaux terrestres sont abattus chaque année, souvent après avoir vécu dans des conditions extrêmement pénibles, enfermés dans des systèmes d'élevage concentrationnaires. En effet, en Europe, près de 90% de la viande provient d'élevages intensifs industriels, dont le principe repose sur la concentration massive d'animaux dans des bâtiments ou des enclos, dans le but de maximiser les profits, au détriment du bien-être animal, de l'environnement et de la santé (Curtay & Magnin, 2020).

« L'énormité de ces chiffres empêche de penser cette souffrance à chaque fois unique et mourir, pour chaque être vivant doué de sensibilité, est une expérience singulière » (Burgat, 2020).

Selon Burgat (2020), on peut parler de thanatocratie, qui peut être définie comme un massacre perpétré à l'encontre d'une population. Cette mise à mort des animaux est si bien organisée et si bien intégrée à notre économie et nos habitudes de consommation qu'elle passe inaperçue. Grondin (2007), a lui aussi parlé de la cruauté silencieuse et dissimulée envers l'animal que nous apprécions que sélectivement car nous chérissons les animaux domestiques, alors que nous élevons et exterminons méthodiquement ceux que nous mangeons.

Les conditions de vie dans ces élevages sont souvent inqualifiables, par exemple : les volailles disposent d'un espace équivalent à une feuille A4 pour vivre, les veaux et les porcs sont engrangés à l'aide de mélanges industriels préfabriqués, ils sont dans des box si étroits qu'ils ne peuvent pas se retourner, la majorité des animaux ne voient jamais la lumière du jour sauf lors de leur dernier voyage vers l'abattoir, ils sont confinés dans leurs excréments, ... (Curtay & Magnin, 2020). Les animaux sont soumis à toutes ces conditions stressantes qui peuvent engendrer le développement de nombreuses maladies : les poulets souffrent de troubles cardiaques, les oiseaux ne parviennent plus à porter leur propre poids, les animaux sont immunodéprimés, c'est à dire qu'ils ne résistent pas aux maladies et cela entraîne l'utilisation d'antibiotiques... (Curtay & Magnin, 2020). Ces pratiques dégradent fortement la qualité de la viande et favorisent aussi l'émergence de zoonoses (c'est-à-dire la transmission de maladies de l'animal à l'humain), susceptibles d'engendrer des épidémies voire des pandémies (Curtay & Magnin, 2020).

Il devient de plus en plus difficile d'ignorer cette souffrance animale d'autant plus que l'on retrouve à l'heure d'aujourd'hui des mouvements antispécistes, végans, des partis politiques animalistes, des projets de loi et des lois visant à la protection des animaux et à la reconnaissance de leur sensibilité. D'autant plus que les organisations de défense des droits des animaux informent les consommateurs des conditions de vie difficiles des animaux dans l'industrie de l'élevage mais aussi les sciences animales qui démontrent la capacité des animaux à souffrir physiquement et émotionnellement (Low et al., 2012 ; Ritvo, 2007). En effet, la vérité sur le traitement des animaux dans l'industrie de la viande est révélée : abattages inhumains (parfois non aboutis), surpeuplement massif, aliments non naturels, privation alimentaire, gavage, manque d'espace, ... tous ces éléments mettent en évidence la cruauté qu'ont les humains envers les animaux (Rothgerber, 2012).

De plus, la consommation de viande est préoccupante car elle engendre des conséquences néfastes à plusieurs niveaux. Tout d'abord une violation du bien-être animal (Viva, 2017) où on retrouve une

souffrance, maltraitance et négligence. Ensuite, il y a un risque pour la santé humaine puisque les personnes qui n'en mangent pas (ou moins) ont un risque plus faible de contracter des maladies comme le diabète ou les maladies coronariennes (Tilman & Clarck, 2014). Ceux qui consomment de la viande ont plus de risque de contracter un cancer, des maladies inflammatoires, des maladies cardiovasculaires, des maladies neurodégénératives, du diabète, de l'hypertension, ... (Curtay & Magnin, 2020). Selon, Curtay et Magnin (2020), plus une alimentation est riche en végétaux, plus la mortalité baisse. Pour finir on retrouve des dommages environnementaux tels que les émissions de gaz à effet de serre excessives (dépassant même les émissions du système mondial de transport) (Godfray et al., 2018) où l'élevage représente 14,5% (dont 9,3% pour les bovins) (GIEC), une perte de biodiversité, la dégradation des terres notamment via l'utilisation des terres et de l'énergie exorbitante (de Vries et de Boer, 2010), la pénurie d'eau, la pollution, la déforestation (Rothgerber, 2012), l'utilisation de pesticides (Curtay & Magnin, 2020). Tous ces éléments sont en lien avec le réchauffement climatique entraînant des modifications climatiques de plus en plus spectaculaires notamment : canicules, feux de forêt, ouragans dévastateurs, inondations, dégel du permafrost (qui libère du méthane), fonte des glaciers, glissement de terrain, rétractation de la banquise, montée des eaux, érosion des littoraux, accélération de la désertification, baisse des teneurs en oxygène, montée du CO₂, blanchissement des coraux (tuant les barrières de corail, la nurserie de la plupart des poissons), ... (Curtay & Magnin, 2020).

Cette situation est d'autant plus préoccupante que la population mondiale continue de croître. D'ici 2050, on estime qu'elle atteindra les 9 milliards d'habitants, ce qui impliquerait une consommation annuelle de 465 millions de tonnes de viande, soit l'abattage d'environ 100 milliards d'animaux terrestres par an (Curtay & Magnin, 2020). Il devient alors évident que notre mode de consommation actuel est non seulement insoutenable mais aussi destructeur à de nombreux niveaux : le bien-être animal, la santé humaine, l'environnement, l'économie, la sécurité alimentaire et sanitaire, ainsi que l'agriculture et l'écologie.

Consciente de ces enjeux, l'organisation mondiale de la santé (OMS) souligne l'urgence de repenser les politiques de santé publique à la lumière du lien indissociable entre la santé des humains, des animaux et de l'environnement, un des principes fondamentaux du programme « one Health » (Curtay & Magnin, 2020). En effet, un environnement dégradé rend les animaux malades, et ceux-ci peuvent ensuite transmettre leurs maladies à l'homme. Même si les scientifiques ont sonné l'alarme, les pratiques industrielles, agricoles et individuelles ne se modifient pas ou un peu mais à une vitesse insuffisante que pour voir un effet. Mettre fin à la surconsommation de viande contribuerait à la fois à diminuer la souffrance animale, à diminuer les risques sanitaires mais également à protéger la planète et à réduire la faim dans le monde (Curtay & Magnin, 2020).

Au vu de toutes ces conséquences négatives causées, une minorité d'individus se dirigent vers un régime végétarien ou encore vers le véganisme. Le véganisme « *se définit par l'absence d'usage des produits animaux dans la vie quotidienne* » (*Les Différents Régimes Alimentaires*, s. d.). En d'autres termes, il partage avec le végétalisme, leur façon de manger càd qu'ils ne consomment pas de produit animal (ni l'être ni les dérivés) mais, en plus, au de-là de l'assiette, les véganismes ne vont pas utiliser des produits issus des animaux (laine, cuir, etc) (Gibert, 2015). Le véganisme est non seulement un régime alimentaire, mais c'est également l'adoption d'un style de vie. C'est un mouvement social de résistance face à toutes les formes d'exploitation animale (production, recherche, divertissement, ...) et face à la souffrance animale (abandon, maltraitance, négligence, ...) (Gibert, 2015). Pour eux, « *s'il est possible de vivre sans infliger de souffrances non nécessaires aux animaux, alors nous devrions le faire* » (Gibert, 2015).

4) Le bien-être animal

« *Les pratiques d'élevage [et d'abattage] évoluent vers des formes de production qui voient disparaître, ou fortement reculer, le caractère individualisé de la relation de l'homme aux animaux* » (Mormede et al., 2018)

La question du bien-être animal se trouve au centre des inquiétudes sur l'avenir de l'élevage. De fait, parallèlement à ce que la productivité dans les abattages augmente en négligeant les besoins des animaux, le souci des citoyens, quant aux conditions de vie de ces animaux, augmente également (Mormede et al., 2018).

Il y a un manque de consensus sur le bien-être animal car c'est une problématique qui touche à de nombreux domaines (politique, scientifique, philosophique, éthique, réglementaire, sociétale, économique...). Ce manque d'accord concerne autant le statut donné à l'animal qu'à leur traitement (Mathy, 2023). Ces différents points de vue peuvent entraîner un défaut dans l'objectivisation de l'atteinte au bien-être des animaux (Mormede et al., 2018).

a) Perspective culturelle

Tout d'abord, la perception qu'on a du bien-être animal varie en fonction de la culture. En effet, selon les cultures, certains animaux vont être considérés comme des ressources à exploiter, d'autres vont être sacrés, ou d'autres vont être définis comme des compagnons. Par exemple, dans notre société, la consommation de viande (surtout le bovin, porcin et poulet) est une norme culturelle tandis que dans d'autres cultures, l'abattage de certains animaux constitue un tabou religieux ou moral et est donc éthiquement problématique.

b) Perspective philosophique

Ensuite, on retrouve des différences philosophiques sur la place de l'animal dans la société humaine. La domestication, qui est une relation de codépendance entre les sociétés humaines et certaines sociétés animales, a entraîné des modifications physiologiques mais aussi des modifications au niveau des comportements qui ont, quant à eux, provoqué des changements génétiques (Price, 1984 ; Mignon-Grasteau et al., 2005). Inversément, la présence des animaux a également modulé les cultures humaines. Cette relation, source de tension, entre l'humain et l'animal peut se retrouver sur un continuum entre un pôle utilitaire d'exploitation et un pôle plus affectif (Mormede et al., 2018). Les divergences philosophiques par rapport au bien-être animal peuvent être divisées en différents courants :

- L'utilitarisme (Singer, 1975), comme indique son nom, met en évidence le terme « d'utilité » en avançant « *est éthiquement préférable ce qui avantage le plus grand nombre possible d'êtres sensibles* »
- Le déontologisme (Regan, 1983), du grec « *deon* » qui désigne le devoir suggère « *est moralement obligatoire ce qui respecte les droits des individus* ». En effet, les animaux ont des droits car ils sont doués de sensibilité.
- Les devoirs humains envers les animaux (Kant, 1795) : les devoirs proviennent de l'humain pour s'appliquer ensuite aux animaux. Kant parle d'obligations indirectes car l'homme rationnel doit s'interdire toute cruauté qui le conduirait à détériorer sa dignité et sa capacité de maîtrise de soi. « *Il s'agit toujours d'un devoir de l'homme envers lui-même* » (Kant, 1795).

Ces courants théoriques peuvent entraîner deux options pratiques à l'égard du bien-être animal :

- Le « welfarisme » (welfare = bien-être) : il vise à améliorer la condition des animaux, notamment ceux d'élevage, sous la responsabilité des humains. On y retrouve les utilitaristes et les tenants des devoirs envers les animaux (Mormede et al., 2018).

- L'abolitionnisme : il conteste toute exploitation de l'animal par les humains. On y retrouve les déontologistes (Mormede et al., 2018).

c) Perspective sociétale

De plus, au niveau sociétal, les attentes quant au bien-être animal s'additionnent. En effet, pour toutes les pratiques qui impliquent les animaux et leur bien-être (l'élevage, la recherche, la chasse, la pêche, les sports, la culture, les animaux de compagnie, l'assistance, la médiation, ...), le contrôle des institutions publiques et l'implantation de cadres réglementaires sont de plus en plus considérés comme des exigences sociétales (Mormede et al., 2018). Le bien-être animal devient une valeur sociétale et cette notion doit être différenciée selon les espèces, leurs caractéristiques individuelles et selon les différentes situations où on retrouve une relation entre l'homme et l'animal (Mormede et al., 2018). La définition devrait également éclaircir ce que l'on entend par bien-être animal à diverses catégories de personnes, comme les entreprises, les consommateurs, les vétérinaires, les politiciens et d'autres (Hewson, 2003).

d) Perspective juridique

On retrouve également au niveau juridique, une évolution de la considération des humains à l'égard des animaux, et par conséquent de leur bien-être. À l'origine, l'animal était considéré comme une chose au service de l'homme et il était donc protégé que comme une partie du patrimoine de son propriétaire (Mormede et al., 2018). Les lignes politiques vont être modifiées grâce à des militants, des acteurs (comme les vétérinaires et les chercheurs) et la pression médiatique (Mathy, 2023).

- En Belgique, c'est le 22 mars 1929 qu'apparaît la première loi de protection des animaux comprenant 5 articles peu précis ; les mauvais traitements et la cruauté, le travail douloureux ou dépassant les forces, ne sont pas définis mais sont punis d'une peine de prison de quelques jours ou d'une amende (Mathy, 2023). On y retrouve également une confiscation par l'état des animaux, une limitation de la vivisection (= dissection opérée sur un animal vertébré vivant), une interdiction des combats d'animaux. Il y a aussi un article qui définit le gouvernement comme régulateur de l'activité de transport d'animaux et de l'abattage, pour ce faire la Belgique va mandater les vétérinaires-fonctionnaires pour effectuer ce contrôle (Mathy, 2023).
- La loi du 2 juillet 1975 (transposition d'une directive européenne) mentionne l'étourdissement obligatoire pour certaines espèces avec deux exceptions : les abattages rituels et les dérogations. Ce sont toujours les vétérinaires mandatés qui sont responsables du contrôle des mesures prévues. Comparativement à la loi de 1929, on retrouve une certaine précision dans les termes comme « cruauté » et « mauvais traitement » et on y ajoute également l'intention de faire du mal avec le terme « volonté de maltraiter » et un article sur la « négligence » envers les animaux (Mathy, 2023). On va donc chercher à maintenir l'exploitation animale mais dans de meilleures conditions, c'est-à-dire la rendre plus acceptable, notamment avec le caractère « inutile » de la souffrance (Mathy, 2023).
- C'est seulement dans la loi du 14 aout 1986 que le terme « bien-être animal » va faire son apparition. « *La notion va au-delà de celle de « bien-traitance », qui implique le respect des besoins fondamentaux de l'animal (« manger, boire, avoir un abri, recevoir les soins nécessaires à sa bonne santé physique ») puisqu'elle recouvre plus que des aspects uniquement physiologiques* » (Mathy, 2023). Suite à des modifications en 1995, on trouve une distinction entre l'animal domestique agricole, l'animal de compagnie et l'animal d'expérience notamment avec une description de la catégorie des animaux domestiques divisée en onze chapitres (détention, transport, commerce,...) où est inscrit des spécificités liées au type d'animal déterminé (Mathy, 2023). De plus, l'État va aussi faire une distinction entre les animaux sauvages et les animaux d'agrément (Mathy, 2023).

Il faut également souligner la convention européenne du 10 mai 1979 qui reste la plus précise en matière de protection des animaux lors de l'abattage mais qui ne prend pas encore en compte la reconnaissance de ces animaux en tant qu'êtres sensibles ni l'existence de leurs besoins spécifiques (Mathy, 2023). L'Union européenne va reconnaître les animaux comme des êtres sensibles par le Traité d'Amsterdam du 2 octobre 1997 qui met en avant que les animaux sont sentients (terme utilisé par les Anglo-Saxons) et ressentent donc la souffrance (Mathy, 2023). Le règlement européen relatif à la protection des animaux lors de leur mise à mort est adopté le 24 septembre 2009 et précise ce qui est autorisé (ou non) et rajoute des situations de souffrance (Mathy, 2023). Pour finir, en Belgique, lors de la sixième réforme de l'état, la compétence du bien-être animal est régionalisée à partir du 1^{er} juillet 2014 et depuis c'est donc la Région wallonne, la Région flamande et la Région de Bruxelles-Capitale qui gèrent cette compétence. Par exemple, en 2017, la Région wallonne interdit l'abattage sans étourdissement préalable (Mathy, 2023).

e) Perspective scientifique

Au niveau scientifique, on retrouve différentes définitions et évaluations du bien-être animal en fonction du/des chercheurs. Une définition du bien-être animal doit être assez générale pour s'appliquer à tous les contextes où il y a une relation entre l'humain et l'animal (Mormede et al., 2018) mais lors de recherches sur le terrain, celle-ci se doit d'être précise. Anses (2018) définit le bien-être animal comme ceci : « *le bien être d'un animal est l'état mental et physique positif lié à la satisfaction de ses besoins physiologiques et comportementaux, ainsi que de ses attentes. Cet état varie en fonction de la perception de la situation par l'animal* ». Ici on considère l'animal dans son individualité et dans un environnement donné.

D'après FAWC (2009), il y a « *cinq principes de base pour assurer le bien-être des animaux* :

- *Absence de faim et de soif par la possibilité d'accéder librement à l'eau et de la nourriture saine pour le maintien d'un bon niveau de santé et de vigueur* ;
- *Absence d'inconfort grâce à un environnement approprié, incluant un abri et une aire de repos confortable* ;
- *Absence de douleurs, de blessures et de maladies par des mesures de prévention ou un diagnostic rapide, suivi du traitement approprié* ;
- *Liberté d'expression d'un comportement normal grâce à un espace suffisant, des installations adaptées et la compagnie d'autres congénères* ;
- *Absence de peur et de détresse en veillant à garantir des conditions de vie et un traitement des animaux évitant toute souffrance mentale* »

En résumé, le concept de bien-être animal peut être replacé à travers ces différents contextes (comme mentionnés ci-dessus) qui sont interreliés et qui s'influencent.

5) Théorie sur les techniques de neutralisation

5. 1) Dissonance cognitive

Cela nous amène au concept de dissonance qui peut être défini comme « *l'inconfort découlant de la contradiction entre les valeurs et le comportement d'une personne* (Festinger, 1962) et est déclenché par tout stimulus qui rend le comportement contradictoire (Fointiat et al., 2011 ; p. ex., consommation de viande) ; les valeurs (Dossett, 2009 ; p. ex., ne pas vouloir nuire aux animaux) et/ou le lien comportement-valeur (Juvan & Dolnicar, 2014 ; p. ex., comment la consommation de viande nuit aux animaux) sont des facteurs importants »

Ce concept de dissonance cognitive nous renvoie aux techniques de neutralisation de Sykes et Matza et au désengagement moral de Bandura. Pour Sykes et Matza (1957), la plupart des normes peuvent être considérées comme des « *guides qualifiés pour l'action (ou la dissuasion), limités dans leur caractère applicable en fonction de la période, du lieu, des personnes et des circonstances sociales* ». L'individu peut donc « *neutraliser* » temporairement certaines normes qui devraient en principe l'empêcher d'accomplir l'acte immorale, lui donnant alors la possibilité de commettre cet acte sans détériorer l'image de soi (Sykes et Matza, 1957). Ses techniques vont diminuer l'importance qu'on accorde au cadre normatif, à notre morale. Autrement dit le désengagement, ou encore la neutralisation morale, est un raisonnement autorégulateur qui a pour but de diminuer la dissonance et la frustration engendrées par le décalage entre l'acte commis et nos valeurs. La neutralisation « *protège l'individu de l'auto-culpabilisation et du blâme des autres... l'individu peut rester attaché au système de valeurs de la culture dominante tout en commettant des actes criminels sans éprouver la dissonance cognitive qui serait autrement entendue* » (Cromwell et Thurman, 2003, p. 536).

La théorie de désengagement moral de Bandura permet aussi d'expliquer le phénomène de dissonance cognitive. Pour lui ; « *les mécanismes de reconstruction vont permettre de reconstruire autrement la réalité pour la faire coïncider à notre perception et vont également permettre à l'individu de se protéger de la souffrance personnelle engendrée par la dissonance* » (Bandura, 1996). Selon Bandura et al. (1996), les gens ne se livrent pas ordinairement à des comportements répréhensibles tant qu'ils n'ont pas à justifier devant eux-mêmes la rigidité de leurs actes et donc par la reconstruction cognitive, ce qui est coupable peut être rendu juste. Bandura va proposer 8 mécanismes :

1. Justification sociale et/ou morale où l'acte poursuit des objectifs valorisés : on retrouve une reconstruction cognitive de l'acte préjudiciable où l'individu va rendre son comportement personnellement et socialement honorable en le présentant comme poursuivant des buts moraux et socialement dignes (Bandura, 2011). Ce mécanisme a deux fonctions ; un engagement moral dans la cause digne et un désengagement moral dans son exécution dommageable (Bandura, 2011).
2. Utilisation d'un « langage euphémistique » où le langage est utilisé dans le but de légitimer, socialement et personnellement, une conduite préjudiciable (Bandura, 2011). Ici, le langage va être utilisé pour dépouiller l'acte de toute connotation négative et cela va donc lui conférer un statut respectable.
3. La comparaison avantageuse permettant d'atténuer le comportement au regard d'un comportement encore plus grave. La façon dont le comportement est perçu est alors colorée par ce que l'on compare. On utilise ici le principe de contraste où les actes répréhensibles peuvent être rendus plus justes (Bandura, 2011).

4. Le déplacement de la responsabilité où on tente d'imputer le comportement à un tiers ou la victime. Cette pratique va minimiser le rôle de la personne déviant dans les conséquences causées par son acte (Bandura, 2011).
5. La diffusion de la responsabilité où on va diviser le poids de la responsabilité par l'action collective ou la parcellisation des tâches. Selon Bandura (2011) ; « *la prise de décision en groupe est aussi auto-exonérante car la collectivité sans visage devient le responsable* » et lorsque tout le monde est responsable, personne ne se sent vraiment responsable. L'action de groupe est alors un moyen d'affaiblir le contrôle moral en offrant l'anonymat et en rendant facile de négliger sa contribution.
6. Le désintérêt ou la distorsion de conséquences de l'acte où la personne va éviter de faire face au mal qu'elle cause, le contester ou le minimiser.
7. La déshumanisation en retirant la qualité d'humaine à la victime ou en leur attribuant des qualités bestiales. « *Percevoir l'autre comme humain active des réactions émotionnelles empathiques par la similitude perçue* » (Bandura, 1992 ; McHugo Smith et Lanzetta, 1982). Une fois déshumanisées, elles ne sont plus considérées comme des individus dotés de sentiments, d'espoirs et de préoccupations, mais comme des objets sous-humains (Haritos-Fatouros, 1988 ; Keen, 1986 ; Kelman, 1973). Cette technique est intéressante car elle laisse sous-entendre que les violences à l'égard des autres êtres vivants est tolérable. « *Le pouvoir de l'humanisation pour contrer la cruauté humaine est d'une importance théorique et sociale considérable, mais il continue à recevoir relativement peu d'attention* » (Bandura et al., 1996)
8. L'attribution de la faute où on va blâmer ses adversaires ou les circonstances. « *Par l'attribution de la faute, les gens se considèrent comme des victimes irréprochables poussées à une conduite dommageable par provocation forcée, l'action serait alors que le résultat d'une réaction défensive justifiable aux incitations* » (Bandura et al., 1996).

Ces processus de désengagement peuvent intervenir à 2 moments, avant l'acte où ils vont permettre de neutraliser les normes qui empêchent le passage à l'acte ou encore après l'acte où on retrouve un processus cognitif d'autorégulation pour légitimer l'action dans notre conscience et permettre à l'auteur de déculpabiliser. En effet, « *il y a peu de raisons de s'auto-reprocher un comportement qui a été rendu acceptable ou pour lequel on ne professe aucune responsabilité* » (Bandura et al., 1996).

D'autres auteurs ont ajouté d'autres techniques comme par exemple ; la métaphore du grand livre comptable (Klockars, 1974) qui représente une mise en balance de tous les actes de la personne, le « tout le monde le fait » (Coleman, 2006), la défense de la nécessité, ...

5. 2) Paradoxe de la viande

« *La viande devrait intéresser tout particulièrement les psychologues, car elle est un exemple par excellence de l'état intéressant et important de l'ambivalence* » Paul Rozin (2007, p. 404).

Effectivement, beaucoup de gens aiment manger de la viande, mais peu aiment blesser ou tuer d'autres créatures sensibles et ce sont ces croyances incohérentes qui créent le paradoxe de la viande (Loughnan et al., 2010). Ce paradoxe tente de comprendre pourquoi, alors que la plupart d'entre nous considèrent qu'il est mal de faire souffrir inutilement les animaux (Riffkin, 2015), nous continuons d'utiliser des pratiques qui leur causent des souffrances notamment dans la consommation de viande, dans l'exploitation, dans l'usage du spectacle, l'utilisation cosmétique, les recherches ... « *La consommation de viande est donc moralement problématique parce qu'elle semble violer les préoccupations relatives au bien-être des animaux* » (Loughnan et al., 2010).

Mais alors comment concilier notre désir de viande avec notre rejet de la souffrance animale ? Cette divergence entre le comportement et l'attitude conduit à un conflit intérieur nommé le paradoxe de la viande (Buttlar & Walther, 2018). Le paradoxe de la viande peut être considéré comme un cas spécifique de dissonance cognitive dans lequel : « *une croyance et une pratique sont en conflit, créant un état émotionnel désagréable que les gens sont motivés à résoudre* » (Festinger, 1957). L'être humain peut alors mettre au point un raisonnement motivé dans les dilemmes moraux où les individus forment des croyances intéressées (voire égoïstes) sur la souffrance des animaux causée par la consommation de viande et nient les informations objectives quant aux conditions de vie des animaux, afin d'atténuer la culpabilité associée à leurs choix alimentaires (Hestermann et al., 2020). Dans le même ordre d'idées, selon Joy (2010), les justifications relatives à la consommation de viande servent à « *soulager l'inconfort moral que nous pourrions ressentir en mangeant de la viande* ».

Tout d'abord l'être humain peut essayer de mettre en place des stratégies indirectes (Gradidge et al., 2021) conçues pour empêcher la dissonance en évitant les pensées ou l'exposition aux conséquences néfastes de la viande (Rothgerber, 2013). Pour commencer, on retrouve les évitements et dans le cas du « paradoxe de la viande » (Loughnan et al., 10), cet évitements se manifeste, par exemple, par l'éloignement et l'invisibilité des lieux d'abattages (déclencheurs physiques), par la déconnexion de la viande en tant que produit de l'animal lui-même (déclencheurs cognitifs) (Bègue, 22 ; Dhont, et al., 19). La séparation entre la viande et l'animal, comme si c'était deux choses différentes, est appelée la dissociation, celle-ci surgit en amont pour supprimer le paradoxe de la viande avant qu'il ne surgisse (Gradidge et al., 2021). On va donc masquer la présence des animaux dans l'alimentation notamment "grâce aux propriétés déformantes du langage où la désignation de la substance animale emprunte un lexique qui le dissocie de son espèce pour l'introduire dans une catégorie alimentaire" (Bègue, 22 ; Dhont, et al. 19). Effectivement, nous employons fréquemment des termes différents pour décrire les animaux vivants et la viande que nous dégustons comme le « bœuf » à la place de la « vache » (Lopez, 2021) ou encore utiliser le terme « récolter » plutôt qu' « abattre » pour l'abattoir (Kunst & Hohle, 2016).

La dissociation représente un état de déni où on va être en capacité de voir le morceau de viande mais pas l'animal mort. Comme le souligne Belasco (2008) « *la plupart des consommateurs ne sont plus témoins de la vie et de la mort d'animaux destinés à l'alimentation notamment grâce à la division du travail, à un transport et une conservation plus efficace* ». Ils sont donc non impliqués dans le processus de mise à mort mais ils ne participent pas non plus aux étapes postérieures du traitement qui vont supprimer les caractéristiques typiques des animaux telles que l'enlèvement des entrailles, la décapitation, le déplumage, le découpage du corps, ... (Lerner & Kalof, 1999).

Pour mettre en place la dissociation, par exemple, les magasins ne vont pas montrer l'animal en entier. Kunst et Hohle (2016) ont montré comment les pratiques alimentaires participaient à cette dissociation et entraînaient la formation d'une dissonance cognitive. L'une d'entre elles consistait à présenter à des participants une photo de viande de poulet découpée différemment selon les conditions (soit un poulet entier, soit découpé en 8 morceaux, soit entièrement désossé et haché). Par la suite, ils ont évalué le niveau d'empathie envers ce poulet et ils ont ainsi démontré que l'empathie des sujets était d'autant plus faible que la viande avait subi un découpage important (Kunst & Hohle, 2016). La dissociation entraîne donc une réduction de l'empathie et du dégoût, ce qui renforce finalement la consommation de la viande (Kunst & Hohle, 2016). En résumé, le paradoxe de la viande peut être évité en réduisant le risque de dissonance et ceci en rendant moins visible la présence de l'animal dans la viande (Kunst & Hohle, 2016).

La société américaine moderne aime regarder la télévision cuisiner et montrer sa créativité, sa sensualité, ses techniques intelligentes. Mais il y a de fortes chances que si un agneau était trainé et tué au début de l'émission, la plupart des téléspectateurs se trouveraient moins intéressés par les recettes de côtelettes d'agneau. Ils seraient trop horrifiés ou dégoûtés pour profiter du reste du programme. Et pourtant, si la chair de l'agneau est apportée déjà tuée et tranchée, presque tout sentiment d'horreur et de sympathie est suffisamment atténué pour ne plus rien ressentir. (Traduction personnelle, Hopkins & Dacey, 2008, pp. 579-580)

Encore une autre façon de distinguer l'animal de la viande est la caricaturisation par exemple en présentant l'animal d'élevage comme un « être heureux ». En offrant une fiction, elle contribue non seulement à avoir bonne conscience, mais aussi à empêcher la question des conditions réelles de l'élevage et de l'abattage (Lopez, 2021). Ex : vache qui rit où on oublie d'abord qu'il faut inséminer une vache artificiellement tous les ans pour enclencher le processus de lactation et qu'ensuite on la sépare de son enfant ce qui engendre une détresse. Après plus ou moins 3 ans, elle sera considérée comme moins productive et sera donc abattue (la filière lait est indissociable de la filière viande).

Ensuite, lorsque les déclencheurs (p. ex., les rappels de viande provenant d'animaux, rappel de la souffrance animale) ne peuvent être évités, d'autres stratégies permettent de réduire la dissonance, Festinger (1950) en propose plusieurs, à savoir :

- ⇒ Changer le comportement notamment pour qu'il corresponde aux croyances (p. ex. végétarisme, véganisme, flexitarisme, manger local en allant où la viande est produite par les petits éleveurs car voir des animaux d'élevage heureux et mieux entretenus nous rend moins coupables de les manger,...). Changer ses habitudes est compliqué d'autant plus quand on a une pression liée au conformisme social qui pousse au régime omnivore. Selon Gradidge et al. (2021) on retrouve le concept d'engagement (vs désengagement) : qui peut être décrit comme l'humanisation et l'empathie envers les animaux (engagement émotionnel) et s'accompagne souvent d'un changement de comportement (engagement comportemental). La réduction de la consommation de viande (et l'engagement qui s'y rattache) peut être éphémère dûe aux stratégies de désengagement (Gradidge et al., 2021).
- ⇒ Les stratégies directes (Gradidge et al., 2021) qui permettent d'atténuer la contradiction entre le comportement et les croyances (Festinger, 62) ou de faire concorder nos valeurs sur nos comportements en modifiant nos croyances (par exemple, en croyant que l'animal ne souffre pas ou en minimisant ses capacités mentales) (Reus, 2012).

On va donc passer par un « raisonnement motivé » qui peut être qualifié d'état de déni nous permettant de mettre fin aux effets désagréables de la dissonance cognitive (Reusn 2012). Les humains utilisent la rationalisation pour diminuer leur responsabilité (Lorenz, 2021) notamment en minimisant le statut moral qu'ils accordent aux animaux (Loughnan et al., 2010). Si les animaux n'ont pas de statut moral, alors les tuer n'est pas une question morale et manger de la viande n'est pas moralement problématique (Loughnan et al., 2010). Pour Bentham (1843), la considération morale est liée à la capacité de souffrir plutôt qu'à celle de penser. Selon Bastian et al. (2011), l'aspiration à réduire les capacités mentales et morales des animaux se révèle lorsqu'ils sont classés comme « consommables ». Dit autrement, selon ces auteurs, l'utilisation à des fins alimentaires réduit la perception de leurs qualités humaines et de leur statut moral. Ils appuient ce résultat en mettant en évidence une corrélation négative entre les perceptions des individus à propos de la comestibilité des animaux et leurs capacités mentales : les chiens, chats, chevaux, singes, lions obtiennent une note élevée sur la capacité cognitive perçue et faible sur la comestibilité perçue tandis que les poulets, vaches et moutons obtiennent le résultat inverse.

Chez l'homme, la souffrance des autres a pour conséquence une réduction de leurs capacités mentales (Kozak, Marsh et Wegner, 2006), surtout lorsqu'on se sent responsable de cette souffrance (Castano et Giner-Sorolla, 2006) et plutôt que de faire face à cette prise de conscience inconfortable qu'un être est en souffrance, les gens vont refuser d'admettre que l'animal est capable de ressentir de la douleur, pour apaiser leur conscience (Loughnan et al., 2010). La consommation de la viande entraîne donc une réduction de la préoccupation morale des animaux (en général et ceux que l'on consomme) ce qui conduit également à une réduction de la capacité des animaux à souffrir. En somme, « *face à la question de s'engager dans un traitement potentiellement immoral d'un animal, les individus altèrent son statut moral* » (Epley et Waytz, 2009 ; Gray et al., 2007 ; Gray et Wegner, 2009 ; Rozin, 2007)

Le désengagement représente la réponse principale pour réduire la dissonance et est soutenu par les stratégies de réduction de la dissonance (Gradidge et al., 2021). Dans le cas du paradoxe de la viande, le désengagement décrit la déshumanisation et le manque d'empathie pour les animaux et cette stratégie perpétue alors la consommation de la viande. Par exemple, se dire que les « animaux nourriciers » ne sont pas capables de ressentir de la douleur (« déresponsabilisation »), le refus d'accorder des qualités aux animaux (moins de qualité semblables aux humains), nier les dommages causés aux animaux (« désensibilisation »), le choix personnel qui justifie la consommation en raison de la liberté de choix (Gradidge et al., 2021), justification religieuse, justification hiérarchique, justification pour la santé ...

5. 3) Les 4N

Piazza et al. (2015), Joy, (2010), Camilleri et al. (2020), quant à eux, ont identifié quatre processus cognitifs de désengagement moral (les "4N") couramment utilisés pour justifier la consommation de viande.

- 1) Elle est « naturelle », car inscrite dans la biologie humaine, faisant partie du développement phylogénétique de l'homme où on retrouve une supériorité humaine, où nous désirons naturellement en manger. Elle fait aussi référence à la « survie du plus fort » ou au « cercle de vie » (Gradidge et al., 2021). Selon Joy (2010), la socialisation récurrente joue son rôle dans cette croyance. Manger de la viande est donc naturel car la consommation de la viande a subi une « naturalisation » c'est-à-dire que nous pensons suivre la loi naturelle (ou la loi de dieu) (Suárez-Yera et al., 2025) ;

- 2) Elle est « normale » car la plupart des gens en consomment, elle fait partie d'une norme sociale acceptée. C'est donc une condition sociale qui dicte notre comportement (Suárez-Yera et al., 2025) ;
- 3) Elle est « nécessaire » pour être en bonne santé, pour notre survie, pour la force, le contrôle de la population animale, ... Une des croyances qu'on entend souvent est l'idée qu'on ne peut pas maintenir un régime qui contient suffisamment de protéines sans consommer de la viande bien que la science ait démontré le contraire (Piazza et al., 2015) ;
- 4) La viande est « agréable », notamment en termes de plaisir gustatif.

Joy (2010) relate que ses croyances répandues (ses justifications) sont renforcées par divers canaux sociaux, tels que la famille, les médias, la religion et diverses organisations privées et publiques.

5. 4) Différence en fonction des habitudes alimentaires

Selon Piazza et al. (2015), les omnivores utilisent plus les 4N que les individus qui mangent moins de viande et la majorité des personnes qui approuvent les 4N ont également tendance à objectiver les animaux (démentraliser, c'est à dire nier que les animaux ont des propriétés mentales comme la capacité de souffrir et d'éprouver du plaisir) et à inclure moins d'animaux dans leur cercle de préoccupation morale. De plus, ils ne s'intéressent pas aux considérations éthiques dans leur régime alimentaire, ressentent moins de culpabilité, seraient moins engagés dans la défense animale, ont tendance à avoir des croyances spécistes (Piazza et al., 2015).

En effet, les consommateurs de viande (par rapport aux végétariens) qui approuvent davantage les 4N sont davantage attachés à la viande (Graça et al., 2015) et refusent d'exprimer plus d'émotions à l'égard des animaux (Bilewicz et al., 2011). Par exemple, les végétariens sont plus susceptibles que les omnivores d'admettre que les animaux élevés pour l'alimentation ont la capacité de souffrir (Bratanova et al., 2011). Rothgerber (2014) appuie ce résultat en trouvant une relation positive entre la consommation de viande et l'accord avec des affirmations telles que « les animaux ne souffrent pas lors de l'élevage et l'abattage » ou encore « ils ne ressentent pas la douleur comme les humains ».

Néanmoins, il existe une différence au sein des consommateurs de viande où une plus grande fréquence de consommation de viande va de pair avec un plus grand désengagement (Graça et al., 2016 ; Hartmann & Siegrist, 2020). De même, les « omnivores restreints », comme les flexitarismes, approuvent moins les 4N et attribuent plus un esprit aux animaux (Piazza et al., 2015). Le flexitarisme représente un compromis permettant de conserver leurs habitudes alimentaires (manger un peu de viande) tout en réduisant la dissonance ressentie (en essayant d'en manger moins).

De nombreux végétariens indiquent que la dimension morale est un facteur clé de leurs choix de consommation, beaucoup ont arrêté de manger de la viande avec un déclic comme la vision d'un animal abattu, avoir été témoin de violence animale, avoir lu un livre sur le sujet (Hestermann et al., 2020). Cependant les végétariens, qui ont consommé de la viande à l'occasion, se détournent des animaux (Rosenfeld et Tomiyama, 2019) et ils vont utiliser d'autres stratégies ; souligner leurs succès passés pour éviter la viande, replacer leur motivation végétarisme dans le contexte de la santé et affirmer l'adhésion future au régime alimentaire (Gradidge et al., 2021).

5. 5) Différence homme / femme

« *Les légumes sont pour les filles (...) Si votre instinct vous dit que suivre un régime végétarien n'est pas viril, vous avez raison.* » - La santé des hommes.

Adams (1990) souligne que, dans le monde entier, les hommes mangent plus de viande que les femmes. Par exemple, dans la société nord-américaine moderne, de nombreux hommes ne considèrent pas un repas comme « réel » si celui-ci ne contient pas de viande (Sobal, 2005). De plus, des chercheurs ont constaté qu'une plus grande proportion de femmes déclarent être végétariennes (Rothgerber, 2012).

Whitehead et Barrett (2001) ont défini la masculinité comme les comportements, langages et pratiques qui existent dans des contextes culturels et organisationnels spécifiques, que l'on associe communément aux hommes et qui, partant, sont définis comme non féminins. La construction de la masculinité permet de mieux comprendre le manque relatif d'enthousiasme masculin pour les droits des animaux et le végétarisme (Rothgerber, 2012). La viande et la masculinité sont liés historiquement notamment en réponse à une féminisation perçue. Kimmel (1996), avance qu'un des moyens de réaffirmer la virilité était de manger de la viande. En effet, selon Rothgerber (2012), la masculinité compromise peut être récupérée par la consommation de viande et le fait d'être un mangeur de viande a été identifié comme un attribut d'un homme idéal (principalement par une augmentation de la force)

Les mâles et les femelles se distinguent par la façon dont ils justifient leur consommation de viande : dans l'ensemble, les femmes se désengagent généralement indirectement (Piazza et al., 2015 ; Rothgerber, 2013), affichent moins de désengagement (graça et al., 2016) et démontrent un attachement plus faible à la viande (Dowsett et al., 2018 ; graça et al., 2015). En effet, la consommation carnée reste fortement associée à l'identité masculine et comme dit plus haut, dans beaucoup de sociétés, manger de la viande est un signe de virilité. Les mâles consomment donc généralement plus de viande (Rothgerber, 2013) et sont plus attachés à la viande (Dowsett et al., 2018) que les femelles. C'est pourquoi les hommes ont plus facilement recours à des stratégies directes telles que celles décrites précédemment, ils approuvent davantage les 4N (Piazza et al., 2015). Ils ont, par conséquent, tendance à maintenir leur consommation carnée à un niveau élevé.

Les hommes utilisent donc des stratégies directes pour justifier leur consommation de viande, notamment en approuvant les attitudes pro-viande, en niant la souffrance animale, en pensant que hiérarchiquement les animaux sont inférieurs et qu'il est de leur destin d'être mangés, ils fournissent également des justifications religieuses et sanitaires (Rothgerber, 2012). Tandis que, toujours selon Rothgerber (2012), les femmes utilisent des stratégies indirectes en dissociant les animaux de la nourriture et en évitant de penser au traitement des animaux. Les femmes expriment plus de dégoût et d'attitudes négatives à l'égard de la consommation de viande que les mâles (Kubberød, Ueland, Rodbotten, Westad, & Risvik, 2002; Kub- berød, Ueland, Tronstad, & Risvik, 2002).

Concernant l'utilisation des animaux, les femmes ont tendance à avoir plus d'attitudes négatives à cet égard, elles sont plus susceptibles de s'opposer à l'expérimentation animale et elles sont également plus sujettes à s'engager dans des mouvements de protection (Rothgerber, 2012).

6) Conclusion

En conclusion, nos relations avec les animaux sont compliquées car nous les aimons et les mangeons. Mais aussi, bien qu'il y ait de plus en plus d'arguments selon lesquels la consommation de viande nuit à l'environnement, à la santé publique et aux animaux, les gens continuent tout de même à consommer de la viande. Les pratiques de consommation de viande dans le monde moderne facilitent la séparation des produits carnés de leur origine animale. De plus, beaucoup d'individus évitent activement l'information sur les conséquences de leurs actions et cherchent des justifications avant ou après pour minimiser une violation morale (Barkan et al., 2015 ; Shalvi et al., 2015). Ses différentes techniques, pour faire face au paradoxe de la viande et pour éviter ou réduire la dissonance qui en découle, représentent des éléments de maintien de nos habitudes alimentaires carnées. Pour finir, le sexe semble être une variable importante concernant les attitudes envers la viande, la défense des animaux, les stratégies utilisées pour faire face à la dissonance, ...

7) Question de recherche

Comment notre consommation de viande influence-t-elle notre représentation de la violence animalière ? Selon le sexe, quels sont les mécanismes mis en place pour gérer la dissonance engendrée dans le cadre « du paradoxe de la viande » ?

Cette recherche aspire à montrer un positionnement différent par rapport à la représentation de la violence animalière en fonction de nos habitudes alimentaires. Ensuite, on va analyser comment le sexe peut être lié aux choix de justification de la consommation de viande pour faire face aux dilemmes moraux dans le paradoxe de la viande.

8) Méthodologie

Pour les deux études, nous avons choisi la méthode quantitative, avec un questionnaire auto-administré en ligne, qui va nous permettre d'obtenir des données statistiques tentant d'expliquer la variabilité d'un facteur (ex : représentation de la violence animalière) par la présence d'un autre facteur (consommation de la viande).

Nous avons fait un prétest pour avoir une idée de la longueur du questionnaire, de la compréhension des items et pour voir s'il y avait d'éventuelles remarques. Il y a eu quelques réajustements au niveau de la syntaxe. Dans le questionnaire, nous retrouvons la définition des différents concepts, la violence animalière et le paradoxe de la viande, pour permettre à l'individu de mieux comprendre le sujet.

Le texte suivant est présenté en amont afin d'introduire le questionnaire et d'informer les participants sur le sujet et les objectifs de l'étude :

« Bonjour, je m'appelle Camille, étant actuellement étudiante en criminologie à l'université de Liège, j'ai eu l'opportunité au cours de mon cursus d'approfondir mes connaissances théoriques sur l'éthologie liée à la criminologie. Ce mémoire s'inscrit dans le prolongement de mes intérêts académiques et de mon attachement envers les animaux.

Cette étude vise à explorer le lien potentiel entre notre consommation de viande (ou non) et la représentation que nous avons de la violence infligée aux animaux dans le processus d'abattage. Une seconde étude, destinée uniquement aux consommateurs de viande, s'intéresse plus spécifiquement au

lien entre le sexe et les stratégies de neutralisation que nous mobilisons dans le cadre du paradoxe de la viande. Ces notions seront détaillées avant le questionnaire.

Toutes les données personnelles recueillies dans le cadre de ce mémoire ont été traitées de manière confidentielle, et l'anonymat des personnes impliquées a été rigoureusement préservé.

En vous remerciant de prendre le temps de répondre à mon questionnaire. »

8.1) Étude 1

a. Objet, définition des concepts, instrument de mesure

L'objet de notre recherche est d'étudier la représentation que les individus ont de la violence animalière dans le processus de l'élevage et de l'abattage, en fonction de leur consommation de viande. Par « violence animalière », on entend ici « la violence à l'égard des animaux », et non la violence que les animaux peuvent avoir entre eux ou envers les humains. « La représentation de la violence animalière » peut se définir comme la perception qu'a un individu quant aux actes infligés aux animaux. Cette notion mobilise notamment la reconnaissance de la sentience animale (c'est à dire la capacité à ressentir les émotions ou la capacité à ressentir la souffrance) qui contribue à l'acceptation d'un statut moral à l'animal (Potocka & Bielecki, 2023), les justifications morales où on retrouve les mécanismes de désengagement moral, les normes sociales, l'empathie, ...

- La variable indépendante : la consommation de viande

La consommation de viande est une variable nominale catégorielle divisée en trois catégories : les personnes mangeuses de viande (omnivores), les personnes réduisant leur consommation de viande sans néanmoins arrêter d'en manger complètement (flexitariens), les personnes non mangeuses de viande (les végans, les végétariens, les végétaliens).

- La variable dépendante : la représentation de la violence animalière

Les variables complexes (abstraites, invisibles), comme la représentation de la violence et les techniques de neutralisation (étude 2), vont donc nécessiter la construction d'un instrument de mesure, avec plusieurs items, qui va nous permettre de mesurer les concepts que l'on veut étudier.

La représentation de la violence animalière est une variable continue correspondant à la somme des 26 items d'une échelle. On y retrouve les items formulés sous forme d'affirmations telles que « les animaux d'élevage n'ont pas les mêmes capacités mentales que les animaux domestiques » ou encore « je considère que l'abattage des animaux dans l'industrie de la viande comme souvent violent ». Pour chaque affirmation, les répondants doivent se positionner sur une échelle de type Likert de 5 points : pas du tout d'accord (1), plutôt pas d'accord (2), ni d'accord ni pas d'accord (3), plutôt d'accord (4), tout à fait d'accord (5). Le score total de l'échelle est calculé en additionnant l'ensemble des scores obtenus à chaque item. Le score total est compris entre 26 et 120 (24x5). Cette variable peut être transformée en une variable ordinaire en répartissant les scores globaux en 3 catégories exclusives et exhaustives :

- ⇒ De 24 à 56 représentant le niveau faible : les gens pensent que les animaux ne souffrent que faiblement dans le processus d'abattage.
- ⇒ De 57 à 88 représentant le niveau modéré : les gens pensent que les animaux souffrent modérément dans le processus d'abattage.
- ⇒ De 89 à 120 représentant le niveau élevé : les gens pensent que les animaux souffrent énormément dans le processus d'abattage.

b. Échantillon

L'échantillon représente une partie réduite de la population que l'on veut étudier. Ici on reste sur la population Wallonie-Bruxelles. Nous avons un critère d'exclusion qui est l'âge, on ne prendra que ceux qui sont âgés de plus de 18 ans car il est difficile de choisir sa consommation de viande quand on est plus jeune, en effet, on mange souvent en fonction de ses parents ou de son entourage. Nous avons donc la variable « âge », que nous retrouverons au début du questionnaire.

Notre univers d'enquête (c'est-à-dire notre population mère) est la population Wallonie-Bruxelles majeure. Nous sommes dans un échantillonnage non probabiliste car nous ne possédons pas de base de sondage.

c. Hypothèse

Nous faisons l'hypothèse que moins on mange de la viande, plus on a conscience de la souffrance animal lors du processus d'abattage.

8.2) Étude 2

a. Objet, définition des concepts, instrument de mesure

Le but de cette deuxième étude est d'analyser, chez les consommateurs de viande, le lien entre le sexe et les techniques de neutralisation déployées pour faire face à l'inconfort résultant du paradoxe de la viande. Tout d'abord, le sexe ici fait référence au sexe biologique caractérisé selon des critères anatomiques (organes reproducteurs), hormonaux ou chromosomiques (XX pour les femmes, XY pour les hommes) qui distinguent les hommes et les femmes (gardey, 2006). On la dissocie donc du genre, qui est un concept construit socialement et qui comprend les normes, les comportements et les rôles associés à la femme, fille, à l'homme, au garçon ou aux relations qu'ils entretiennent (World Health Organization : WHO, 2019). Ensuite, « le paradoxe de la viande » évoque le conflit cognitif ressenti par les individus qui aiment consommer de la viande mais qui n'aiment pas voir les animaux souffrir (Loughnan et al., 2010). Pour finir, les techniques de neutralisation représentent les justifications relatives à la consommation de viande qui permettent aux individus de soulager l'inconfort moral résultant du paradoxe de la viande (Joy, 2010).

- La variable indépendante : le sexe

La variable « le sexe » est une variable nominale catégorielle divisée en 2 catégories : homme/femme. Dans le questionnaire, cette variable se décline en 3 modalités : « homme », « femme » ou « ne souhaite pas préciser ». La modalité « ne souhaite pas préciser » est ajoutée afin de ne pas contraindre les individus à se positionner exclusivement en « femme » ou « homme » lorsqu'ils se reconnaissent en-dehors de ces catégories. Nous évitons ainsi d'imposer une catégorisation binaire inadaptée et veillons à respecter l'identité de genre de chacun. Toutefois, pour faciliter le traitement des données, ces réponses seront écartées de l'analyse.

- La variable dépendante : les techniques de neutralisation (échelle Meat Eating Justification – MEJ)

« Les techniques de neutralisation » est une variable métrique évaluée à l'aide de l'échelle de justification de la consommation de viande de Rothgerber (2013). Celle-ci va permettre d'évaluer dans quelle mesure les participants ont utilisé les différentes stratégies pour justifier leur consommation de viande. C'est une échelle de 27 éléments où neuf stratégies, pour justifier la consommation de viande, ont été identifiées et chacune a été évaluée avec trois items. Les stratégies sont les suivantes : attitude favorable à la viande (pro viande), refus (déni), justification hiérarchique, dichotomisation, dissociation,

justification religieuse, évitements (avoid), justification de la santé, et fausses justifications (justification du destin humain). Dans sa version originale, tous les éléments étaient notés sur une échelle de Likert à 9 points indiquant un accord avec les énoncés. Ici, nous avons réajusté l'échelle pour la mettre en 5 points (1 pas du tout d'accord à 5 tout à fait d'accord).

Les éléments du l'échelle MEJ ont été générés à l'aide de quatre méthodes : des entrevues avec des végétariens, des entrevues avec des non-végétariens, une revue de la littérature sur le végétarisme et un brainstorming et une critique par leur équipe de recherche (Rothgerber, 2012).

b. Échantillon

Notre univers d'enquête est la population de Wallonie-Bruxelles majeure qui consomme quotidiennement ou occasionnellement de la viande. Nous sommes toujours dans un échantillonnage non probabiliste car nous ne possédons pas une base de sondage incluant les consommateurs de viande dans la population Wallonie-Bruxelles.

c. Hypothèse

Nous faisons l'hypothèse que les femmes utiliseraient des justifications différentes pour manger de la viande que les hommes, elles vont utiliser plus de stratégies indirectes, contrairement aux hommes qui vont utiliser des stratégies directes.

9) Analyses statistiques/résultats

9.1 Analyses descriptives

a) Âge

Le graphique en barres (graphique 1 - voir annexe) présente la distribution des répondants selon deux catégories d'âge :

- Moins de 18 ans : ces individus sont exclus des analyses statistiques (0,9%)
- 18 ans ou plus (99,1%)

Chaque barre indique le nombre de participants dans chaque groupe. On observe que seuls deux participants se trouvaient en dessous de 18 ans et ont donc été écartés. L'exclusion de ces deux participants, nous donne la garantie que les analyses portent sur des participants majeurs.

b) Régime

Le diagramme en barres (graphique 2 – voir annexe) met en évidence la répartition de l'ensemble des répondants, après l'exclusion des moins de 18 ans, selon quatre modalités de régime alimentaire :

- Autre : 3 individus qui sont exclus de l'échantillon (1,4%)
- Les flexitariens (qui réduisent leur consommation) : 66 individus (31,1%)
- Les omnivores (qui consomment de la viande) : 126 individus (59,4%)
- Les végans/végés (ceux qui ne mangent pas de viande) : 17 individus (8%)

Chaque barre représente le nombre de participants ayant choisi la catégorie correspondante. On observe que la majorité de l'échantillon se compose d'omnivores, suivi des flexitariens, tandis que les végans sont minoritaires.

c) Sexe

Le diagramme en barres (graphique 3 – voir annexe) présente la distribution des 192 répondants retenus après les exclusions des « moins de 18 ans », de la modalité « autre » et des « vegans » qui ne sont pas concernés par la 2^{ème} étude. Initialement, trois modalités étaient proposées pour le sexe ; « femme », « homme » et « ne souhaite pas préciser » pour ceux ne se reconnaissant pas dans les deux autres catégories. Personne n'a sélectionné « ne souhaite pas préciser », on retrouve alors comme catégories :

- Femmes : 139 individus (72,4%)
- Hommes : 53 individus (27,6%)

Chaque barre indique l'effectif de participants pour la modalité « sexe », on peut voir une prédominance des femmes dans l'échantillon.

d) Score continu de la variable représentation de la violence animalière nommée « tot 1 » et score ordonné de cette même variable nommée « violence cat »

Le score total de la représentation de la violence animalière (« tot 1 »), qui peut varier entre 24 et 120 (et qui est égal à la somme des 24 items), est une variable continue. Avant sa catégorisation, on cherche à comprendre sa distribution. Le diagramme de densité (graphique 4 – voir annexe) trace une courbe représentant la concentration des scores totaux. On peut voir ici la présence d'une légère asymétrie négative (le coefficient d'asymétrie est de -0,6058, voir tableau 5 - en annexe) avec une queue étirée vers la gauche, qui signifie que quelques observations prennent des scores nettement plus bas que la majorité. On retrouve aussi un pic décalé vers la droite c'est-à-dire vers les valeurs + élevées. Grâce à l'histogramme (graphique 4 – voir annexe), on peut voir que le mode se trouve vers la valeur de 80 (exactement 83, comme on peut le voir sur le tableau 5 - en annexe).

Nous avons regroupé ce score continu en trois catégories ordonnées (« violence cat »), qui représente également le niveau de représentation de la violence animalière de l'individu : faible (scores entre 24 et 55), modéré (scores entre 57 et 88) et élevé (scores entre 89 et 120). On va donc utiliser les tests non paramétriques adaptés aux données ordinaires (Kruskal-Wallis, Mann-Whitney). Le graphique en barres (graphique 5 – voir annexe) remplacent le diagramme de densité pour visualiser la répartition des répondants dans chaque catégorie :

- Dans la catégorie « Faible » : 5 individus (2,4%)
- Dans la catégorie « Modéré » : 133 individus (63,6%)
- Dans la catégorie « Élevé » : 71 individus (34%)

On constate que 97,6% des participants se répartissent dans les catégories « modéré » et « élevé » (voir pourcentage cumulé dans le tableau 4, fréquence de « violence cat » - en annexe).

e) « score tot 2 » représentant l'utilisation des techniques de neutralisation

La variable « score tot 2 », qui correspond à la somme des 9 sous-échelles des techniques de neutralisation (les 9 stratégies), illustre simplement que certains individus recourent davantage à ces justifications que d'autres (pour réduire la dissonance lorsqu'ils consomment de la viande). La courbe de densité (graphique 6 – voir annexe) nous montre la répartition des participants en fonction de leur degré d'utilisation des mécanismes de neutralisation. La variable présente une distribution globalement symétrique (le coefficient d'asymétrie est de 0,03, proche de 0, voir tableau 5 – en annexe) et légèrement aplatie (kurtosis = -0,515). L'écart type est de 15,5 (voir tableau 5 – en annexe) indiquant une dispersion modérée autour de la moyenne, renforçant l'idée d'une distribution équilibrée des réponses (comme la moyenne est de 73,5, la plupart des réponses se situent entre 58 et 89). De plus, au test de Shapiro-Wilk nous obtenons un $W = 0,986$ avec un $p = 0,055$, on ne peut donc pas rejeter l'HO et on conclut qu'il n'y a aucune preuve suffisante pour dire que la distribution n'est pas normale (tableau 5 - voir annexe)

Cette mesure va nous permettre de comparer la propension à neutraliser le paradoxe de la viande, entre hommes vs femmes et entre omnivores vs flexitariens, en testant si les distributions des scores diffèrent significativement.

f) Les 9 stratégies de neutralisation

On retrouve les diagrammes de densité (courbe de densité et histogramme) des 9 stratégies en annexe (voir les graphiques 7 – en annexe). Pour le diagramme de densité de la stratégie « deny », on peut voir que le pic principal se trouve vers la borne inférieure et que la courbe est fortement concentrée vers la gauche, cela signifie que la majorité des observations prend des valeurs faibles de la variable, tandis qu'un petit nombre d'individus obtient des valeurs plus élevées (queue vers la droite). Les participants mobilisent peu cette technique. On peut parler d'une asymétrie positive (coefficient d'asymétrie = 0,6469, tableau 5 – voir annexe). La courbe de la technique « dissociation », quant à elle, est plus concentrée vers la droite, ce qui signifie que la plupart des participants obtiennent des scores élevés sur cette sous-échelle. Le pic principal de cette courbe est plus proche de la borne supérieure. Ici, on peut parler d'une asymétrie négative (coefficient d'asymétrie de -0,4610, tableau 5 - voir annexe).

9.2 Comparaisons principales

Pour les analyses qui suivent on a respecté les étapes d'un test d'hypothèse : vérification de la normalité des distributions (test de Shapiro-Wilk), l'homogénéité des variances (test de Levene), choix du test approprié (paramétrique VS non paramétrique), puis interprétation du résultat statistique (avec rejet ou non de l'hypothèse HO). Pour chaque comparaison, l'hypothèse nulle (HO) équivaut à une absence de différence entre les groupes, tandis que l'hypothèse alternative (HA) stipule une différence entre les groupes. Nous utilisons un seuil de 0,05 pour rejeter l'HO (sauf quand on applique la correction de Bonferroni).

(1) Comparaison du régime sur la représentation de la violence animalière

- VI : régime qui prend trois niveaux : le régime omnivore, le régime flexitarien et le régime vegan/végé
- VD : score total (score continu) de la représentation de la violence animalière

Test de Shapiro-Wilk :

- HO : les données suivent une loi normale

- HA : les données ne suivent pas une loi normale

Puisque nous avons un p sur trois $<0,01$ qui est donc en dessous du seuil de 0,05 (tableau 6 - voir annexe) : on rejette HO, la distribution diffère significativement de la normale. On va donc privilégier un test non paramétrique, celui de Kruskal-Wallis (tableau 7 - voir annexe).

- HO : les distributions des scores de représentation de la violence animalière sont identiques dans les trois groupes (omnivores, flexitariens et vegans/vege). Autrement dit, il n'existe aucune différence significative entre ces modalités de régime.
- HA : au moins l'un des groupes présente une distribution de scores différente des deux autres.

Puisque $p < 0,05$, on rejette HO et on conclut qu'il existe une différence significative entre au moins deux groupes (tableau 7 – voir annexe). Pour identifier quels groupes diffèrent, on poursuit avec un test post-hoc non paramétrique, le test de Dwass, Steel, Critchlow et Fligner (DSCF) pour faire du pair à pair (tableau 8 - voir annexe).

Comme hypothèses pour les trois groupes, on retrouve :

- HO : les distributions de la variable (ou leurs médianes) dans les groupes sont identiques
- HA : au moins une des deux distributions différent (les médianes ou la forme de distribution est différente)

Pour les trois groupes, on retrouve une différence significative, $p < 0,05$, on rejette donc HO pour les 3 comparaisons (tableau 8 - voir annexe). Pour savoir dans quel sens ils diffèrent, on va aller voir les statistiques descriptives (tableau 9 - voir annexe) pour analyser la médiane de chaque groupe (chaque modalité de la variable régime) pour le score total.

- Le régime végan/végé a des scores plus élevés que le régime flexitarien
- Le régime végan/végé a des scores plus élevés que le régime omnivore
- Le régime flexitarien a des scores plus élevés que le régime omnivore

(2) Comparaison du régime sur la représentation de la violence animalière catégorisée

- VI : régime qui prend 3 niveaux : les omnivores, les flexitariens, les vegans
- VD : score catégorisé en 3 niveaux : faible, modéré et élevé (variable ordinaire)

Ici, comme on est face à une variable ordinaire, on n'a pas à vérifier la normalité, on passe directement à un test non paramétrique (test de Kruskal Wallis).

- HO : pas de différence entre les groupes
- HA : on retrouve une différence au sein des groupes

Pour le test de Kruskal Wallis (tableau 7 – voir annexe), le p est $< 0,01$, on rejette HO et on conclut qu'il existe une différence significative entre au moins deux groupes. Nous poursuivons également l'analyse avec un test post-hoc non paramétrique pour identifier quels groupes diffèrent, le test de Dwass, Steel, Critchlow et Fligner (DSCF) pour faire du pair à pair (tableau 10 – voir annexe). On peut voir que, pour la comparaison entre le régime végan/végé et le régime flexitarien, il n'y a pas de preuve statistiquement significatif qui nous indique que ces deux groupes diffèrent sur la variable « violence cat », on ne peut donc pas rejeter l'hypothèse nulle.

Pour les deux autres comparaisons, nous rejetons l'hypothèse nulle et concluons qu'il existe une différence au sein des groupes. Pour identifier les différences potentielles entre les groupes, nous

utilisons une table de contingence (tableau 11 – voir annexe) et un diagramme en barre (graphique 8 – voir annexe) . Nous observons que :

- Le fait d'être végan est associé à une perception plus élevée de la violence, alors que les omnivores sont majoritairement dans le niveau « modéré ».
- Pour la comparaison entre les flexitariens et les omnivores, on observe également des décalages
 - Sur la catégorie « élevé » : de 51,5% pour les flexitariens VS 19% pour les omnivores
 - Sur la catégorie « modéré » : 47% pour les flexitariens VS 77,8% pour les omnivores
 - Sur la catégorie « faible » : 1,5% pour les flexitariens VS 3,2% chez les omnivores

Dans notre échantillon, les flexitariens se retrouvent plus souvent dans la catégorie « élevé » que les omnivores et sont moins nombreux à se situer dans la catégorie « modéré ».

(3) Comparaison du sexe chez les omnivores sur la représentation de la violence animalière

- VI : sexe + le régime omnivores: femmes omnivores et hommes omnivores
- VD : tot 1 : score total (score continu) de la représentation de la violence animalière

On peut voir (tableau 12 – voir annexe) que la normalité est respectée quand on croise les omnivores femmes ou hommes avec la variable continue de la représentation de la violence animalière (« tot 1 »). On va donc tester l'homogénéité des variances avec le test de Levene (tableau 13 - voir annexe) et on obtient un $p = 0,315$ qui est $>$ au seuil de 0,05, on ne rejette pas l'hypothèse nulle et on suppose que les variances sont homogènes. Par conséquent, on peut faire une test de student (comparaison de deux moyennes).

- HO : il n'existe aucune différence entre les moyennes des deux groupes
- HA : Il existe une différence entre ces moyennes

On obtient un $p < 0,001 < 0,05$ (tableau 14 – voir annexe), on rejette l'hypothèse nulle et on conclut qu'il existe bien une différence de représentation de la violence animalière entre les deux sexes chez les omnivores. Les femmes ont une moyenne plus grande (tableau 12 – voir annexe) chez les omnivores, ce sont donc elles qui perçoivent la souffrance animale comme plus élevée dans les élevages et les abattages comparativement aux hommes (la moyenne est de 82 chez les femmes VS 74,2 chez les hommes).

(4) Comparaison du sexe chez les flexitariens sur la représentation de la violence animalière

- VI : sexe + le régime flexitarien : femmes flexitariennes et hommes flexitariens
- VD : tot 1 : score total (score continu) de la représentation de la violence animalière

On peut voir que chez les femmes flexitariennes, la distribution de la variable « tot 1 », ne se distribue pas normalement (tableau 12 – voir annexe). En effet, p étant $< 0,001$, il est donc plus petite que le seuil de 0,05, on rejette donc l'hypothèse HO de normalité. Nous employons donc le test de Mann-Whitney avec comme hypothèse :

- HO : la distribution est identique entre les deux sexes chez les flexitariens
- HA : la distribution n'est pas identique entre les deux sexes chez les flexitariens.

Le test $U = 130$ avec un $p = 0,046 < 0,05$ (tableau 15 – voir annexe), on rejette HO et on conclut que les femmes flexitariennes ont un score moyen (88, 3) plus élevé que les hommes (83,4) (tableau 12 – voir annexe).

(5) Comparaison du sexe sur le « score tot 2 » (= somme des 27 items de Rothgerber)

- VI : sexe : homme/femme
- VD : score tot 2 : somme des 27 items de Rothgerber

Les deux distributions sont considérées comme normales (Shapiro W-hommes = 0,62 et celui des femmes est de 0,053, les deux sont $> 0,05$) (tableau 16 – voir annexe) et les variances sont homogènes (Levene $p=0,052$) (tableau 17 – voir annexe). Nous appliquons donc un test T avec comme hypothèses :

- HO : pas de différence entre les moyennes
- HA : il y a une différence entre les moyennes

Le test $t = 4,54$ avec un $p <0,001$ (tableau 18 – voir annexe), On rejette donc HO, et on conclut que les hommes ont un score total de l'échelle de Rothgerber significativement plus élevé (moyenne de 81,28) que les femmes (70,43) (tableau 16 – voir annexe). Ceci nous indique que globalement les hommes utilisent plus fréquemment les stratégies de neutralisation que les femmes.

(6) Comparaison du sexe sur les 9 techniques de neutralisation (scores allant de 5 à 15, traités comme continus)

- VI : sexe
- VD : score des 9 sous-échelles de neutralisation

Nous avons comparé chacun des 9 scores continus entre groupes. En raison de distributions non normales (test de Shapiro était $< 0,05$, tableau 19 – voir annexe), nous utilisons le test de Mann-Whitney (avec correction de Bonferroni où alpha = $0,05/9$). Pour chaque test :

- HO : pas de différence entre les sexes
- HA : il y a une différence entre les sexes

Pour chaque stratégie, tous les tests sont significatifs ($<0,001$ donc $< 0,05/9$) ce qui nous indique qu'il existe une différence de distributions entre les sexes pour chaque stratégie (tableau 20 – voir annexe).

Pour les stratégies de « pro meat » (hommes 9,81 VS femmes 7,23), de « deny » (H 7,64 VS F 5,44), de « hierarchy just » (H 9,32 VS F 7,12), de dichotomy (H 8,70 VS F 7,21), de « rel just » (H 8,04 VS F 5,50), de « health just » (H 11,08 VS F 8,42), de « Fate just » (H 9,91 VS F 7,97), nous pouvons voir que les hommes scorent significativement plus que les femmes. Tandis que pour les stratégies de « dissonance » (H 8,36 VS F 10,83) et de « avoid » (H 8,43 VS F 10,72), les femmes ont des scores moyens plus élevés (tableau 20 – voir annexe).

(7) Comparaison du régime (omnivore et flexitarien) sur le « score tot2 » (= somme des 27 items de Rothgerber)

- VI : Régime sur deux niveaux (omnivore et flexitarien)
- VD : score tot 2

Une des deux distributions n'est pas normale ($p = 0,022 <0,05$, pour le score tot 2 chez les flexitariens)(tableau 21 – voir annexe), nous appliquons donc le test de Mann-Whitney.

- HO : pas de différence entre les moyennes

- HA : présence d'une différence entre les moyennes

Test de Mann-Whitney avec statistique $U=1748$ et $p\text{-value} <0,001$ rejetant H_0 et montrant alors que les omnivores (moyenne de 78,8) utilisent significativement plus de techniques de neutralisation que les flexitariens (63,3) (tableau 21 – voir annexe).

(8) Comparaison du régime sur les 9 techniques de neutralisation (scores traités comme continus)

- VI : régime sur deux niveaux (omnivore et flexitarien)
- VD : score des 9 sous-échelles de neutralisation

Comme plusieurs distributions sont non normales (test shapiro $< 0,05$), nous utilisons le test de Mann-Whitney (avec correction de Bonferroni où $\alpha = 0,05/9$) (tableau 22, voir annexe).

- H_0 : pas de différence entre les moyennes
- HA : présence d'une différence entre les moyennes.

Pour les stratégies « pro meat » (omnivores 9,08 VS flexitariens 5,77), de « deny » (omnivores 6,75 Vs flexitariens 4,70), de « hier just » (omnivores 8,66 VS flexitariens 5,95), de « dicho » (omnivores 8,25 VS flexitariens 6,42), de « rel just » (omnivores 7,06 VS flexitariens 4,56), de « health just » (omnivores de 10 VS flexitariens 7,53) et de « fate just » (omnivores 9,15 VS flexitariens 7,27), les omnivores ont des scores significativement plus élevés que les flexitariens (tous $p < 0,001$) (tableau 23 – voir annexe)

Pour les stratégies « disso » et « avoid », il n'y a pas de différence significative, les omnivores et les flexitariens les utilisent.

10) Discussions

Avant de parler des résultats, il me semble pertinent de préciser qu'ici nous sommes face à un échantillon non probabiliste, en d'autres termes nous ne sommes pas en capacité de généraliser nos résultats à l'ensemble de la population. Nos résultats s'appliquent donc qu'à notre échantillon, mais il serait intéressant de pouvoir aller plus loin dans d'autres études futures pour notamment permettre une généralisation.

Globalement, pour les comparaisons (1) et (2), c'est-à-dire les comparaisons entre les différentes catégories du régime alimentaire et la représentation de la violence animalière (en score continu ou en score catégorisé), on peut voir que la représentation de la souffrance animalière diffère en fonction de la consommation de viande. Les résultats mettent en évidence que ce sont les flexitariens et les végans qui obtiennent les scores les plus élevés en matière de représentation de la violence animalière, traduisant une sensibilité plus accrue à la souffrance des animaux dans les systèmes d'élevage et d'abattage. On peut également appuyer ce résultat avec les travaux de Verain et Dagevos (2022) qui mettent en avant que les abstiens de viande (comme les végans et les végétariens) accordent une plus grande importance au bien-être animal que les consommateurs de viande. Par ailleurs, certaines études constatent que le problème lié à la souffrance animale est souvent mentionné comme motivation pour changer de régime chez les végans (Radnitz et al., 2015).

Précisons au passage, qu'en ce qui concerne les participants se déclarant végans ou végé, le sexe n'a pas été recueilli. Cette décision repose sur plusieurs éléments. D'une part, la littérature scientifique indique que les individus optant pour ce type de régime représentent une minorité de la population, généralement quelques pourcents (Hansez, 2024). Cette tendance se reflète dans notre échantillon, qui ne comptait que 17 personnes dans cette catégorie, rendant toute analyse comparative entre hommes et femmes peu pertinente sur le plan statistique. Par ailleurs, ce travail s'inscrit dans le cadre d'un mémoire exploratoire de taille limitée, ce qui nécessite de faire des choix méthodologiques pour ne pas disperser l'analyse. Cependant, il serait opportun, dans une recherche future sur un échantillon plus large et représentatif, d'inclure davantage de profils végans afin d'explorer leur positionnement, en fonction du sexe, vis-à-vis des violences animalières et de leur rapport à la viande. D'autre part, ces individus ne consomment pas de viande, et sont donc extérieurs au paradoxe de la viande, qui repose précisément sur le dilemme entre la consommation de viande et la considération morale des animaux.

Plus précisément, les omnivores se situent majoritairement dans la catégorie « modérée », révélant une perception plus atténuée de cette violence tandis que les végans sont largement représentés dans la catégorie élevée. Les flexitariens, quant à eux, occupent une position plus intermédiaire, mais se rapprochent des végans, avec une majorité dans la catégorie élevée. On retrouve ce constat chez Rothgerber (2014) avec une corrélation entre la consommation de viande et des items tels que « les animaux ne souffrent pas lors de l'élevage et l'abattage ». Ces différences peuvent soutenir que la distance alimentaire (le fait de consommer ou non) module la sensibilité à la souffrance animalière.

Il faut noter que presque aucun répondant, qu'il soit omnivore, flexitarien ou végan, ne se situe dans la catégorie représentation « faible ». Cela nous suggère qu'il y a une prise de conscience globale, dans notre échantillon, de la souffrance animale liée à la production de viande. Même si les omnivores sont majoritairement représentés dans la catégorie « modérée », cela témoigne une reconnaissance de cette souffrance mais celle-ci est peut être atténuée ou relativisée par des mécanismes de justification. Une piste à explorer dans de futures recherches serait de tester cette hypothèse de manière plus ciblée sur un échantillon plus grand et probabiliste afin de vérifier sa validité empirique.

Ce contraste s'interprète à la lumière du paradoxe de la viande : bien que les omnivores ont conscience de la souffrance animale, ils continuent à consommer de la viande. Ils vont utiliser certaines techniques de neutralisation qui vont leur permettre de justifier leur comportement (par exemple en minimisant la violence perçue). En somme, on peut alors émettre l'idée que, dans notre échantillon, ceux qui ne consomment pas de viande ont une perception plus élevée de la violence animalière et minimisent moins les souffrances infligées aux animaux en élevage ou en abattoir, contrairement aux omnivores qui vont utiliser plus de techniques de neutralisation (par ex : minimiser la souffrance animale).

Ce sont les comparaisons (7) et (8) qui mettent en lumière que les omnivores ont recours de manière plus fréquente aux techniques de neutralisation que les flexitariens. Graça et al. (2016) montre également dans leurs travaux qu'il existe une différence chez les consommateurs de viande où une plus grande fréquence de consommation de viande va de pair avec un plus grand désengagement. Ce constat paraît cohérent dans la mesure où les flexitariens, du fait de leur volonté de réduire leur consommation de viande, se trouvent dans une prise de conscience de la souffrance animale dans les industries de la viande. Ils ont probablement moins besoin de se justifier. Plus précisément, les omnivores utilisent significativement plus les stratégies directes comme la justification « pro meat », la justification hiérarchique, la dichotomisation, la justification par la santé, les fausses justifications, et dans une proportion plus faible, le déni ainsi que la justification religieuse. Au contraire, les stratégies dites indirectes (la dissociation et l'évitement) sont utilisées dans des proportions similaires dans les deux groupes.

Le recours plus marqué aux techniques directes chez les omnivores peuvent être liées au fait que, étant de nature directes, elles sont moins compatibles avec une réduction de la consommation de viande. Les individus, tentant de réduire leur consommation, vont mobiliser plutôt des techniques indirectes probablement en raison du fait qu'elles sont moins affirmatives, qu'elles sont moins dans la confrontation et plus facile à concilier avec leur changement de régime. Une autre explication possible peut être la mise en lien de l'utilisation des techniques directes avec certaines normes de genre, notamment le fait que la consommation de viande est culturellement associée à la virilité (et donc au sexe masculin) ou le lien entre le choix du régime alimentaire, le sexe et les techniques de neutralisation. Des travaux, comme par exemple ceux de Nezlek et Forestell (2024), ont montré que les hommes sont généralement moins enclins à modifier leur régime alimentaire, ils privilégiennent le régime omnivore et optent donc pour un usage accru des justifications directes (puisque celles-ci sont plus utilisées par les hommes). Au contraire, selon certains auteurs (Allen et al., 2000; Gossard et York, 2003; Perry et al., 2001), les femmes ont plus tendance à réduire leur consommation de viande, afin de réduire leur sentiments négatifs à l'égard de la consommation de viande, et utilisent donc plus de stratégies indirectes (voir les comparaisons (5) et (6)). Cette interprétation reste qu'une hypothèse et une piste intéressante serait, dans de futures recherches, de questionner les répondants sur leur identité de genre et les motivations à changer de régime alimentaire afin d'examiner la manière dont celles-ci pourraient influencer à la fois le choix alimentaire ainsi que l'usage des techniques de neutralisation dans le cadre du paradoxe de la viande.

Dans les comparaisons (3) et (4) : on remarque, que parmi les personnes qui consomment de la viande (omnivores et flexitariens), les femmes sont celles qui témoignent de la plus grande perception de la souffrance animale dans l'industrie de la viande. Ce constat semble cohérent avec les observations issues de la littérature scientifique, selon lesquelles les femmes manifestent plus d'intérêt, d'empathie pour la condition animale et s'engagent plus dans les causes animales (Randler et al., 2021).

Les résultats issus des comparaisons (5) et (6), concernant les consommateurs de viande, indiquent que les hommes ont globalement plus fréquemment recours aux techniques de justification que les femmes. De plus, ils n'utilisent pas les mêmes justifications quant à la consommation de viande. Ce constat

confirme ce que suggère la littérature scientifique, notamment en rejoignant les conclusions des travaux de Rothgerber (2012), qui montrent que les femmes s'engagent généralement, de façon plus marquée, dans les techniques de neutralisation dites indirectes, telles que l'évitement (éviter les informations dérangeantes notamment en niant les lieux d'abattages ou les vidéos, ...) et la dissociation (ne pas relier l'animal à la viande). En revanche, les hommes privilégient davantage les techniques de neutralisation dites directes, comme être « pro viande » (marqué une attitude valorisant la consommation de viande notamment pour des raisons de plaisir gustatif), la justification hiérarchique (supériorité humaine sur le monde animal), la dichotomisation (séparation entre les animaux domestiques et les animaux de consommation), justifications liées à la santé (mise en évidence des bienfaits de la viande), des fausses justifications. Bien que les hommes utilisent plus que les femmes « le déni » (de la sentience animale) ainsi que la justification religieuse, ceux-ci sont présents mais dans une moindre mesure. Effectivement, de manière générale, ces deux stratégies étaient peu utilisées par l'ensemble des répondants.

Par contre, bien que les hommes consomment en moyenne davantage de viande que les femmes (Beerman et al., 1990; Goldberg et Stycker, 2002; Kubberød, Ueland, Tronstad, et al., 2002; Santos et Booth, 1996), notre échantillon est majoritairement composé de femmes. Une explication possible réside dans le fait que les femmes portent davantage d'attention à la condition animale. Toutefois, dans la mesure où notre échantillon est non probabiliste, aucune relation de cause à effet ne peut être établie ici et dans la population générale. En effet, nous pouvons trouver un biais dû aux caractéristiques de l'échantillonnage car en publiant le questionnaire sur les réseaux sociaux, notre échantillon reflète les réseaux personnels de l'auteur.

11) Limites :

Comme toute recherche, cette étude présente un certain nombre de limites qu'il convient de souligner.

- ⇒ Le questionnaire a été diffusé sur internet, principalement via les réseaux personnels de l'auteur. Avant tout, il me semble important de souligner certains avantages de cette méthode d'investigation comme la rapidité de la diffusion, le coût réduit (pas besoin d'imprimer ni d'envoyer par la poste), l'accessibilité au questionnaire (24h sur 24 et 7 jours sur 7) et de n'importe où tant qu'il y a une connexion, l'anonymat garanti, plus écologique. Mais cette méthode crée un biais d'échantillonnage entraînant un échantillon non probabiliste ce qui ne permet pas d'extrapoler les résultats à l'ensemble de la population (problème de représentativité des résultats, problème de validité externe). En effet, l'échantillon est influencé par l'entourage de celui qui le diffuse et n'est pas accessible aux personnes sans internet, qui ne sont pas douées avec la technologie, les personnes âgées qui n'utilisent pas les réseaux, les SDF, On retrouve également le problème de ceux qui répondent plusieurs fois au questionnaire. De plus, en cas d'incompréhension de certaines questions, aucune assistance directe ne peut être apportée au répondant pour clarifier.
- ⇒ Ceci nous amène à la formulation de certaines questions et à l'importance du prétest. Néanmoins même avec un prétest, il est possible que certaines questions aient été interprétées différemment selon le niveau d'information, la sensibilité ou la langue. Certains termes peuvent manquer de précision comme « Dieu » (religion monothéistes, formulation symbolique), « différence », « critiques », ...
- ⇒ Une autre limite de cette étude concerne la répartition déséquilibrée de certains sous-groupes. Le nombre de participants végan ou végétariens est relativement faible ($n = 17$), ce qui limite la portée des analyses statistiques les concernant. De plus, l'échantillon comporte nettement plus de femmes que d'hommes, peut-être dû aux biais d'échantillonnage.
- ⇒ La validité interne de certains concepts pourraient être questionnée comme cette item « il est difficile de prouver scientifiquement que les animaux souffrent vraiment dans les abattoirs ».
- ⇒ L'étude aurait pu bénéficier de l'ajout de variables complémentaires ; le sexe pour les végans, le genre, le type de viande consommée (par exemple différencier ceux qui consomment du poisson), la fréquence ou la quantité de consommation, les motivations spécifiques liées au régime alimentaire (raison éthique, environnementale, financière, religieuse ou culturelle) auraient permis une analyse plus fine et nuancée des différents profils. En effet, il est possible que certaines personnes véganes ou végétariennes le soient pour des raisons économiques, éducationnelles, culturelles, religieuses, sanitaires plutôt que pour des raisons liées à la souffrance animale. Tous ces éléments peuvent modifier la lecture du lien entre le régime alimentaire et la représentation de la violence animalière. Les variables comme le niveau d'éducation, l'origine culturelle, l'origine géographique, le genre sont des variables pertinentes dans les pratiques alimentaires. Une étude mélangeant tous ces facteurs permettraient une compréhension globale du phénomène.
- ⇒ Pour terminer, il est possible que les réponses ait été influencées par un biais de désirabilité sociale, ce qui engendre un biais dans la fiabilité des réponses. Le biais de désirabilité sociale peut être défini comme une tendance à répondre aux questions pour se montrer sous un jour favorable ou à donner des réponses socialement acceptables, plutôt que de donner leur réelle opinion (Braun et al., 2001) notamment lorsqu'il est question d'éthique. Comme on a pu le constater, la question du bien-être animal prend de plus en plus d'ampleur et les gens manifestent une sensibilité croissante à la question de la souffrance animale ce qui peut engendrer une surestimation de la sensibilité à la souffrance animale. De plus, les gens vont peut-être se justifier plus ou justifier autrement leur comportement par peur du regard des autres.

12) Conclusion

Depuis toujours, l'être humain exploite l'animal, notamment comme source de nourriture, engendrant la souffrance d'un nombre incalculable d'animaux surtout dans les élevages intensifs et les abattoirs. Au-delà de la souffrance infligée aux animaux, l'industrie de la viande entraîne également de nombreuses conséquences négatives, tant sur le plan environnemental que pour la santé humaine.

Dans ce contexte, la question du bien-être animal prend de plus en plus d'ampleur dans le débat public, portée par des mouvements militants, de nouvelles lois et des organisations de défense des droits des animaux. Toutefois, le chemin vers une prise de conscience collective de cette problématique reste encore long. Sur le plan individuel, certaines personnes vont modifier leur régime alimentaire pour concilier leurs choix avec leurs valeurs morales. Mais d'autres, confrontées au paradoxe de la viande et à la dissonance cognitive qui en découle, cherchent à se déculpabiliser ou à préserver leur image face au regard des autres en recourant à des techniques de neutralisation.

Notre étude vise à explorer ce phénomène en examinant si la consommation de la viande influence la représentation de la violence animale dans le contexte industriel. Les résultats ont mis en avant, que dans notre échantillon, les personnes ne consommant pas de viande ou réduisant leur consommation (les flexitariens) ont une perception plus élevée de la violence animale dans l'industrie de la viande comparativement aux omnivores dont la représentation apparaît plus atténuée. Ces derniers emploient également plus fréquemment les techniques de neutralisation, suggérant une tendance à relativiser ou à justifier leur comportement de consommation. À l'inverse, les flexitariens, dans une démarche de réduction, se justifient moins.

Notre analyse révèle également des différences en fonction du sexe : les femmes mobilisent davantage des techniques de neutralisation indirectes (comme l'évitement et la dissociation), tandis que les hommes mobilisent des justifications directes (telles que la justification hiérarchique, être pro viande, ou encore la justification liée à la santé). En somme, lors de la confrontation à la souffrance animale, les femmes évitent ou ignorent plus volontiers l'image de l'animal tandis que les hommes manifestent des arguments plus rationnels pour légitimer leur consommation. Les omnivores utilisent davantage les techniques directes que les flexitariens, ce qui pourrait être en lien avec le fait que les hommes sont moins enclins à abandonner la viande (à rester dans un régime omnivore) et qu'ils utilisent plus de stratégies directes et que ce sont les femmes qui apparaissent plus ouvertes à un changement de régime (aller vers un régime végan/végé ou flexitarien) et qu'elles utilisent plus de stratégies indirectes.

Bien que ces résultats soient cohérents avec la littérature scientifique, certaines limites doivent être soulignées. Tout d'abord la non représentativité de l'échantillon, l'absence de certaines variables sociodémographiques (prendre en considération plus d'âges et de manière plus précise, l'origine ethnique, le lieu de vie, ...), ou encore l'absence de mesure du genre pour aller au-delà de la mesure du sexe. De plus, l'outil de la mesure de la violence perçue pourrait être amélioré et validé par des juges (fidélité interjuge) afin de renforcer sa validité interne.

Des recherches futures sont donc essentielles pour approfondir cette problématique et pour avoir une vision globale de ce phénomène, notamment en s'appuyant sur des échantillons plus larges, plus diversifiés, et représentatifs, et en intégrant des facteurs psychologiques, sociaux et culturels liés à l'alimentation. Comprendre comment les individus perçoivent la souffrance animale dans ce contexte et comment leur consommation peut influencer cette perception doit être encore investigué. Comprendre également comment ils réagissent face à la dissonance dans le cadre du paradoxe de la viande, que ce soit en fonction au sexe, au régime ou à d'autres facteurs comme l'origine ethnique reste un enjeu central

pour accompagner et comprendre les changements de régime alimentaire vers des pratiques plus durables, éthiques et respectueuses du vivant. Enfin, il semble important de questionner les motivations qui poussent les individus à changer leur régime alimentaire afin d'utiliser ces différents facteurs comme leviers afin d'accompagner les évolutions vers une aspiration plus respectueuse du bien-être animal.

Bibliographie

- Garcet, S., Roufosse, W. (2022). *Sujet violenté ou objet de violences – Quelle place pour l'animal en criminologie ?*
- Bandura, A., Barbaranelli, C., Caprara, G. V., & Pastorelli, C. (1996). Mechanisms of moral disengagement in the exercise of moral agency. *Journal Of Personality And Social Psychology*, 71(2), 364-374. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.71.2.364>
- Gibert, M. (2015). *Voir son steak comme un animal mort : Véganisme et psychologie morale*. Lux Éditeur. (9-20).
- Mathieu, S., & Dorard, G. (2016). Végétarisme, végétalisme, véganisme : aspects motivationnels et psychologiques associés à l'alimentation sélective. *La Presse Médicale*, 45(9), 726-733. <https://doi.org/10.1016/j.lpm.2016.06.031>
- Loughnan, S., Haslam, N., & Bastian, B. (2010). The role of meat consumption in the denial of moral status and mind to meat animals. *Appetite*, 55(1), 156-159. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2010.05.043>
- Bastian, B., Costello, K., Loughnan, S., & Hodson, G. (2011). When Closing the Human–Animal Divide Expands Moral Concern. *Social Psychological And Personality Science*, 3(4), 421-429. <https://doi.org/10.1177/1948550611425106>
- Kunst, J. R., & Hohle, S. M. (2016). Meat eaters by dissociation : How we present, prepare and talk about meat increases willingness to eat meat by reducing empathy and disgust. *Appetite*, 105, 758-774. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2016.07.009>
- Gradidge, S., Zawisza, M., Harvey, A. J., & McDermott, D. T. (2021). A structured literature review of the meat paradox. *Social Psychological Bulletin*, 16(3). <https://doi.org/10.32872/spb.5953>
- Hestermann, N., Yaouanq, Y. L., & Treich, N. (2020). An economic model of the meat paradox. *European Economic Review*, 129, 103569. <https://doi.org/10.1016/j.eurocorev.2020.103569>
- Bandura, A. (2011). Moral Disengagement. *The Encyclopedia of Peace Psychology* (D. J. Christie). American Cancer Society. <https://doi.org/10.1002/9780470672532.wbepp165>
- Bandura, A. (1993). La théorie sociale-cognitive des buts. *Revue québécoise de psychologie*, 14(2), pp. 43-83. Bandura-1993-TSC_des_buts.pdf (free.fr)
- Llored, P. (2021). *Une éthique animale pour le XXI^e siècle : L'héritage franciscain*. Médiaspaul, « Question éthiques ».
- Burgat, F. (2020). Donner des droits aux animaux, une exigence de la raison. *Etica & Politica/ethics & Politics*, 22 (1), pp. 49-66.
- Divard, R. (2013). Comprendre les comportements non éthiques du consommateur : les apports de la théorie de la neutralisation. *Management & Avenir*, N° 60(2), 53-73. <https://doi.org/10.3917/mav.060.0053>
- Piazza, J., Ruby, M. B., Loughnan, S., Luong, M., Kulik, J., Watkins, H. M., & Seigerman, M. (2015). Rationalizing meat consumption. The 4Ns. *Appetite*, 91, 114-128. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2015.04.011>

Bastian, B., Costello, K., Loughnan, S., & Hodson, G. (2011). When Closing the Human–Animal Divide Expands Moral Concern. *Social Psychological And Personality Science*, 3(4), 421-429. <https://doi.org/10.1177/1948550611425106>

Kunst, J. R., & Hohle, S. M. (2016). Meat eaters by dissociation : How we present, prepare and talk about meat increases willingness to eat meat by reducing empathy and disgust. *Appetite*, 105, 758-774. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2016.07.009>

Onwezen, M. C., & Van Der Weele, C. N. (2016). When indifference is ambivalence : Strategic ignorance about meat consumption. *Food Quality And Preference*, 52, 96-105. <https://doi.org/10.1016/j.foodqual.2016.04.001>

Buttlar, B., & Walther, E. (2018). Measuring the meat paradox : How ambivalence towards meat influences moral disengagement. *Appetite*, 128, 152-158. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2018.06.011>

Palomo-Vélez, G., Tybur, J. M., & Van Vugt, M. (2018). Unsustainable, unhealthy, or disgusting ? Comparing different persuasive messages against meat consumption. *Journal Of Environmental Psychology*, 58, 63-71. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2018.08.002>

Les différents régimes alimentaires. (s. d.). <https://larecolteenvrac.com/articles/les-differents-regimes-alimentaires>

Buttlar, B., Pauer, S., Ruby, M. B., Chambon, M., Jimenez-Klingberg, A., Scherf, J., & Scherrer, V. (2023). The Meat Ambivalence Questionnaire : Assessing Domain-Specific Meat-Related Conflict in Omnivores and Veg*ans. *Collabra Psychology*, 9(1). <https://doi.org/10.1525/collabra.73236>

Suárez-Yera, C., Sánchez-Castelló, M., Ordóñez-Carrasco, J. L., & Rojas-Tejada, A. J. (2025). From the 4Ns to the 3Ns. Reliability and validation studies of the Spanish-adapted Carnism Scale. *Current Psychology*. <https://doi.org/10.1007/s12144-025-07342-9>

Rothgerber, H. (2012). Real men don't eat (vegetable) quiche : Masculinity and the justification of meat consumption. *Psychology Of Men & Masculinity*, 14(4), 363-375. <https://doi.org/10.1037/a0030379>

Retour sur la question de l'humanisme métaphysique. (2015). https://www.rivistaquadranti.eu/riviste/11/13_Gillot.pdf

Mathy, A. (2023). Le contrôle du bien-être animal en abattoir. *Courrier Hebdomadaire du CRISP*, N° 2562(37), 5-36. <https://doi.org/10.3917/cris.2562.0005>

Mormede, P., Boisseau-Sowinski, L., Chiron, J., Diederich, C., Eddison, J., Guichet, J., Neindre, P. L., & Meunier-Salaün, M. (2018). Bien-être animal : contexte, définition, évaluation. *INRAE Productions Animales*, 31(2), 145-162. <https://doi.org/10.20870/productions-animales.2018.31.2.2299>

Carenzi, C., & Verga, M. (2009). Animal welfare : review of the scientific concept and definition. *Italian Journal Of Animal Science*, 8(sup1), 21-30. <https://doi.org/10.4081/ijas.2009.s1.21>

- Derrida, J. (2006). *L'animal que donc je suis*. Editions Galilée.
- Grondin, J. (2007). Derrida et la question de l'animal. *Cités*, n° 30(2), 31-39. <https://doi.org/10.3917/cite.030.0031>
- Zarka, Y. C. (2019). Éditorial. *Cités*, N° 79(3), 3-20. <https://doi.org/10.3917/cite.079.0003>
- Gardey, D. (2006). Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique. *Annales Histoire Sciences Sociales*, 61(3), 647-673. <https://doi.org/10.1017/s0395264900003218>
- World Health Organization : WHO. (2019, 19 juin). *Gender*. https://www.who.int/health-topics/gender#tab=tab_1
- Potocka, A., & Bielecki, M. (2023). Increased perception of the experience dimension of the animal mind reduces instrumental violence against animals. *PLoS ONE*, 18(11), e0295085. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0295085>
- Curtay, J., & Magnin, V. (2020). *Comment manger moins de viande et aller mieux : Je me fais du bien - Je préserve ma planète - Je contribue au bien-être animal*.
- The jamovi project (2024). *jamovi*. (Version 2.6) [Computer Software]. Retrieved from <https://www.jamovi.org>.
- R Core Team (2024). *R: A Language and environment for statistical computing*. (Version 4.4) [Computer software]. Retrieved from <https://cran.r-project.org>. (R packages retrieved from CRAN snapshot 2024-08-07).
- OpenAI. (2025). *ChatGPT* (version o4-mini) [Conseils statistiques].
- Radnitz, C., Beezhold, B., & DiMatteo, J. (2015). Investigation of lifestyle choices of individuals following a vegan diet for health and ethical reasons. *Appetite*, 90, 31-36. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2015.02.026>
- Hansez M. (2024). *Quel rapport les hommes véganes et végétariens pratiquant une activité sportive intensive entretiennent-ils avec l'idéal de masculinité hégémonique ?* Mémoire de master, Université De Liège.
- Verain, M. C. D., & Dagevos, H. (2022). Comparing meat abstainers with avid meat eaters and committed meat reducers. *Frontiers In Nutrition*, 9. <https://doi.org/10.3389/fnut.2022.1016858>
- Nezlek, J. B., & Forestell, C. A. (2024). Recent Increases in Vegetarianism may be Limited to Women : A 15-Year Study of Young Adults at an American University. *Sex Roles*, 90(9), 1234-1243. <https://doi.org/10.1007/s11199-024-01504-y>

Randler, C., Adan, A., Antofie, M., Arrona-Palacios, A., Candido, M., Pauw, J. B., Chandrakar, P., Demirhan, E., Detsis, V., Di Milia, L., Fančovičová, J., Gericke, N., Haldar, P., Heidari, Z., Jankowski, K. S., Lehto, J. E., Lundell-Creagh, R., Medina-Jerez, W., Meule, A., . . . Vollmer, C. (2021). Animal Welfare Attitudes : Effects of Gender and Diet in University Samples from 22 Countries. *Animals*, 11(7), 1893. <https://doi.org/10.3390/ani11071893>

Braun, H. I., Jackson, D. N., & Wiley, D. E. (2001). The Role of Constructs in Psychological and Educational Measurement. Dans *Routledge eBooks*. <https://doi.org/10.4324/9781410607454>

Annexes

Échelle de l'étude 1

Variable	Items	Réponses
Âge (critère d'exclusion)	Quel âge avez-vous ?	<p>⇒ Moins de 18 ans</p> <p>⇒ 18 ans ou plus</p>
Consommation de viande	Comment définiriez-vous votre régime alimentaire :	<p>Choix parmi 4 affirmations :</p> <p>⇒ Régime plutôt omnivore : « je mange quotidiennement de la viande (poulet, porc, beauf, poisson, ..)</p> <p>⇒ Régime plutôt flexitarien : « je mange de la viande mais j'essaie de réduire ma consommation</p> <p>⇒ Régime végan/végé : « je ne mange pas de viande »</p> <p>⇒ « Je ne me retrouve pas parmi ces affirmations » → exclusion</p> <p>Les individus qui auront répondu « je ne me retrouve pas parmi ces affirmations » seront exclus.</p>
Représentation de la violence animalière	<ul style="list-style-type: none"> - « Lors de l'abattage, dans les abattoirs, l'animal souffre peu car certaines techniques sont déployées pour réduire cette souffrance » (INVERSION) - « Je considère que l'abattage des animaux dans l'industrie de la viande comme souvent violent » - « Les animaux sont souvent maltraités et blessés pendant le transport » - « Les animaux sont moins sensibles à la douleur que les humains » - « Les besoins vitaux des animaux, comme le bien-être et la santé, sont respectés dans les élevages industriels » (INVERSION) 	<p>Échelle de Likert : on retrouve des affirmations et l'individu va marquer son degré d'accord.</p> <p>1 : Pas du tout d'accord</p> <p>2 : Plutôt pas d'accord</p> <p>3 : Ni d'accord ni pas d'accord</p> <p>4 : Plutôt d'accord</p> <p>5 : Tout à fait d'accord</p>

	<ul style="list-style-type: none"> - « Je pense que les méthodes d'abattage dans les abattoirs ne sont pas un problème éthique » (INVERSION) - « Les animaux sont souvent exposés à des conditions stressantes et douloureuses dans les élevages industriels » - « Un animal ressent peu de stress lors du transport vers l'abattoir » (INVERSION) - « En cas de maladie, les animaux sont soignés dans les élevages industriels » (INVERSION) - « Les animaux ont conscience du processus d'abattage et ressentent alors un stress lorsqu'ils sont dans ce processus » - « Les animaux d'élevage n'ont pas les mêmes capacités mentales que les animaux domestiques » - « Les animaux d'élevage sont capables de ressentir des émotions comme la peur, la joie ou la tristesse » (INVERSION) - « La douleur ressentie par un animal lors de l'abattage est minimale grâce aux procédures actuelles (notamment l'étourdissement) » (INVERSION) - « Il est difficile de prouver scientifiquement que les animaux souffrent vraiment dans les abattoirs » - « Les animaux dans les élevages industriels sont souvent privés de l'espace nécessaire à leur bien-être » - « Les animaux ont suffisamment d'eau et de nourriture dans les élevages industriels » (INVERSION) - « On retrouve un surpeuplement massif dans les élevages industriels entraînant du stress et parfois la mort de certains animaux » - « Dans les abattoirs et les élevages industriels, les animaux sont souvent exposés à des stimuli stressants (cris, odeurs, agitation) » - « Le respect de l'animal est une valeur intégrée chez les professionnels qui travaillent dans l'élevage et l'abattage » (INVERSION) 	<p>Les items pouvant aller dans les deux sens (représentation de la violence animalière plus faible ou plus élevée), nous avons procédé à une inversion des scores de certains items.</p>
--	---	---

	<ul style="list-style-type: none"> - « Les équipements utilisés dans les abattoirs et dans les élevages industriels ont pour but de limiter la souffrance des animaux » (INVERSION) - « Dans ce type d'élevage, les animaux ont l'espace nécessaire pour exprimer leur comportement naturel : la reproduction, pondre, nicher ... » (INVERSION) - « Les travailleurs dans l'industrie de la viande interagissent correctement avec les animaux » (INVERSION) - « Les interactions homme-animal dans les abattoirs sont souvent rapides et peu attentives » - « Les animaux d'élevage peuvent établir des liens sociaux entre eux » (INVERSION) 	
--	---	--

Echelle de l'étude 2 (de Rothgerber) :

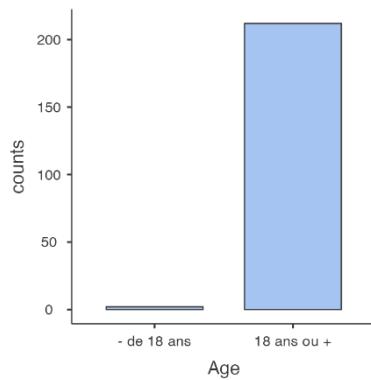
MEAT EATING JUSTIFICATION (MEJ) SCALE

1. J'aime trop manger de la viande pour ne jamais l'abandonner. (PRO- MEAT)
2. Les animaux ne souffrent pas vraiment lorsqu'ils sont élevés et tués pour la viande. (DENY)
3. Il est acceptable de manger certains animaux parce qu'ils sont élevés à cette fin. (HIER. JUST.)
4. Pour moi, il y a une vraie différence entre les animaux que nous gardons comme animaux de compagnie et les animaux que nous mangeons comme nourriture. (DICHO)
5. Quand je regarde la viande, j'essaie de ne pas la relier à un animal. (DISSOC.)
6. Dieu a voulu que nous mangions des animaux. (REL. JUSTE.)
7. J'essaie de ne pas penser à ce qui se passe dans les abattoirs. (AVOID)
8. La viande est essentielle pour des muscles forts. (HEALTH JUSTE.)
9. Je ne serais pas surpris d'apprendre que les scientifiques croient que le corps humain (p. ex., nos dents) a évolué pour manger de la viande. (HD/FATE JUST.)
10. Le goût de la viande est trop bon pour se soucier de ce que disent toutes les critiques. (PRO-MEAT)
11. Les animaux ne ressentent pas la douleur de la même façon que les humains. (DENY)
12. Les humains sont au sommet de la chaîne alimentaire et sont destinés à manger des animaux. (HIER. JUSTE.)
13. Il semble faux que les gens de certaines cultures mangent des chiens et des chats. (DICHOT.)
14. Je n'aime pas penser à l'origine de la viande que je mange. (DISSOC.)
15. Dieu nous a donné la domination sur les animaux. (RELIGION. JUSTE.)
16. J'aurais des problèmes à visiter un abattoir. (AVOID)
17. Nous avons besoin des protéines que nous ne pouvons obtenir que dans la viande pour un développement sain. (HEALTH JUSTE.)
18. Il est contraire au destin humain et à l'évolution de renoncer à manger de la viande. (HD/FATE JUST.)
19. Il n'y a pas de nourriture qui me satisfasse autant qu'un délicieux morceau de viande. (PRO-MEAT)
20. Le processus menant à la production de la viande est organisé de façon à minimiser et à éviter la douleur et l'inconfort des animaux. (DENY)
21. En fin de compte, les animaux sont là pour répondre à nos besoins. (HIER.)
22. Je suis plus sensible à la souffrance des animaux domestiques comme les chats et les chiens que d'autres animaux sauvages. (DICHOT.)
23. Quand je mange de la viande, j'essaie de ne pas penser à la vie de l'animal que je suis en train de manger (DISSOC.)

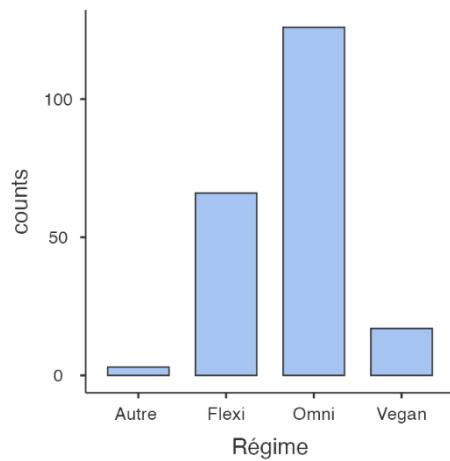
24. C'est la volonté de Dieu que les humains mangent des animaux. (REL. JUSTE.)
25. J'essaie de rester à l'écart lorsque les gens commencent à me parler en termes graphiques sur la façon dont les animaux que nous mangeons souffrent. (AVOID)
26. Nous avons besoin de viande pour une alimentation saine. (HEALTH JUST.)
27. Nos ancêtres mangeaient de la viande, et nous sommes censés le faire aussi. (HD/FATE JUST.)

Les graphiques

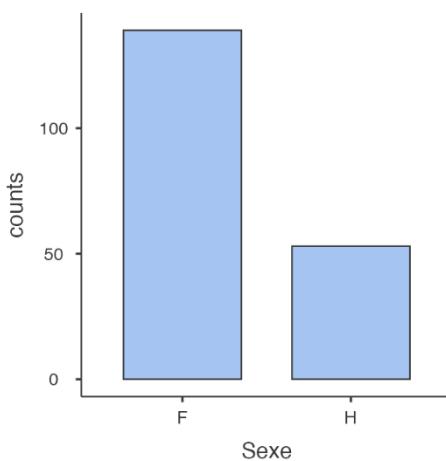
Graphique 1 : graphique en barres de la variable catégorielle « âge »



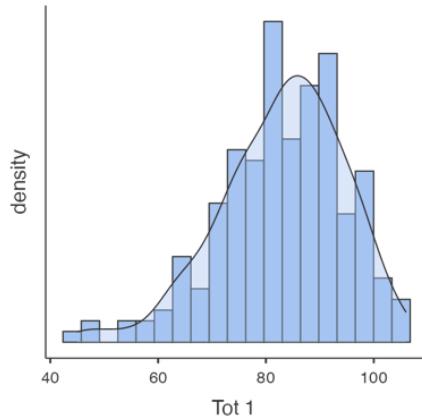
Graphique 2 : graphique en barres de la variable nominale « régime »



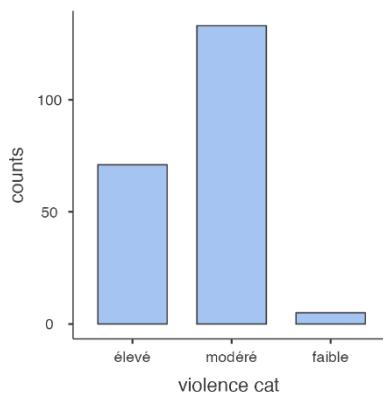
Graphique 3 : graphique en barres de variable nominale « sexe »



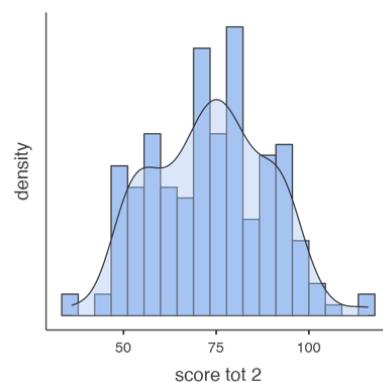
Graphique 4 : courbe de densité et histogramme de « tot 1 » (= score continu de la représentation de la violence animalière)



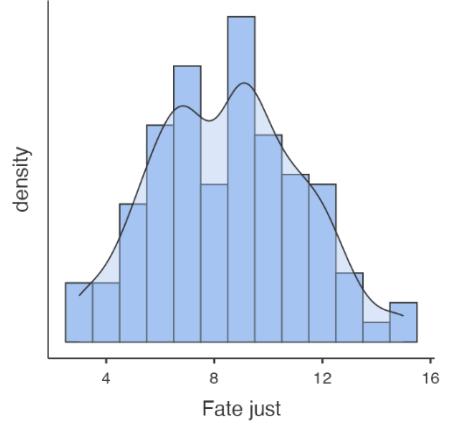
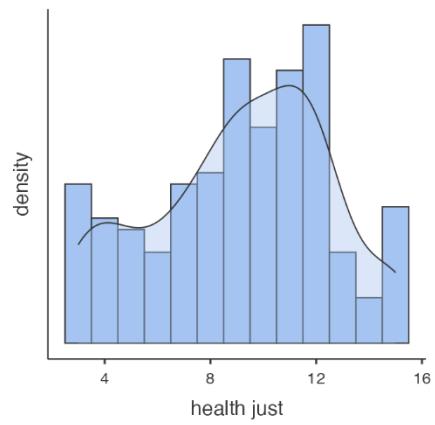
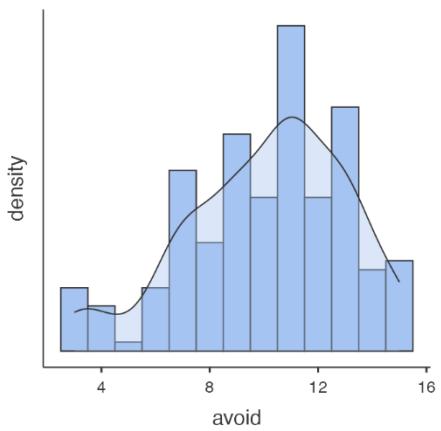
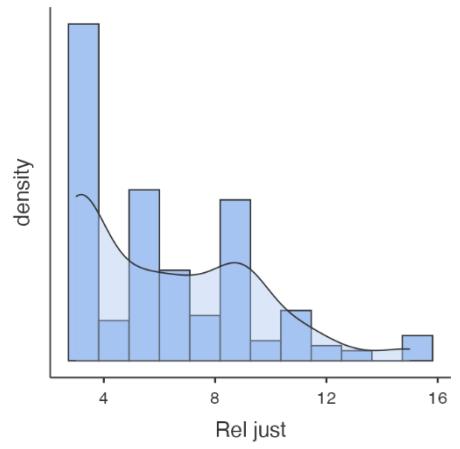
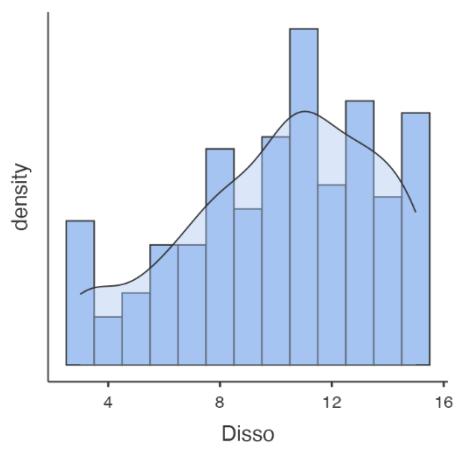
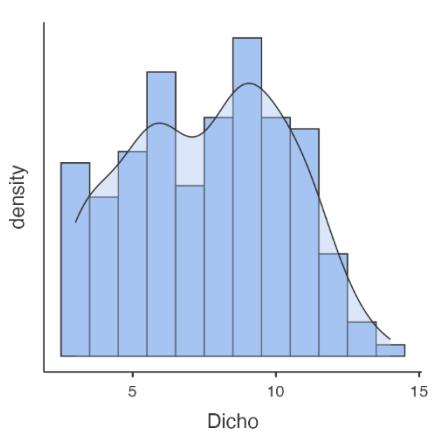
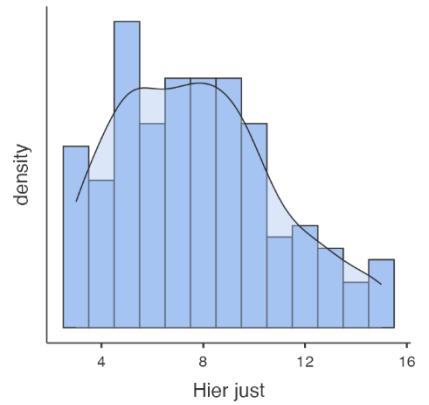
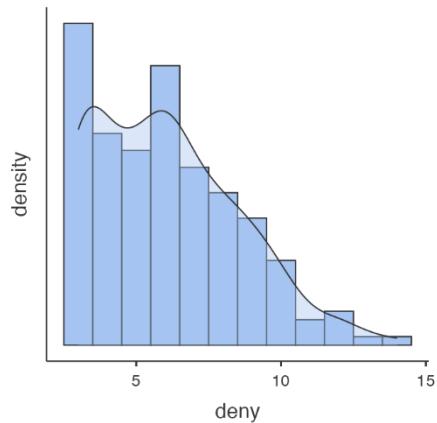
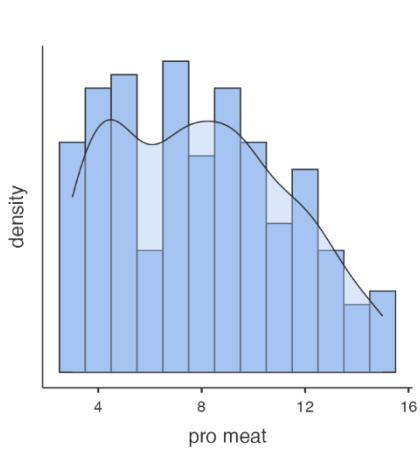
Graphique 5 : graphique en barres de la « violence cat » (= score ordonné sous forme de catégories de la représentation de la violence animalière)



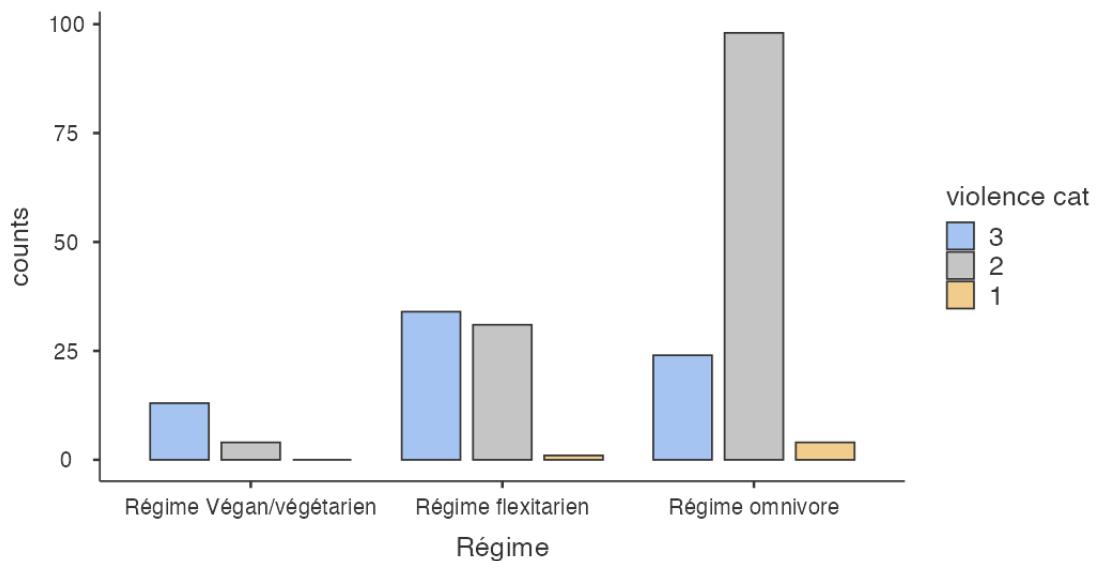
Graphique 6 : courbe de densité et histogramme de « score tot 2 » (= technique de neutralisation)



Graphiques 7 : courbe de densité et histogramme des 9 stratégies de neutralisation



Graphiques 8 : diagramme en barres : « Régime » X « violence cat »



Les tableaux

Tableau 1 : fréquence de la variable catégorielle « âge »

Âge	Fréquence	% du total	% cumulés
Moins de 18 ans	2	0,9%	0,9%
18 ans ou plus	212	99,1%	100%

Tableau 2 : fréquence de la variable nominale « régime »

Régime	Fréquences	% du total	% cumulés
Régime Végan/végétarien : je ne mange pas de viande	17	8%	8%
Régime flexitarien : je mange de la viande mais j'essaie de réduire ma consommation	66	31,1%	39,2%
Régime omnivore : je mange quotidiennement de la viande (poulet, porc, bœuf, poisson, ...)	126	59,4%	98,6%
Autre	3	1,4%	100%

Tableau 3 : fréquence de la variable nominale « sexe »

Sexe	Fréquences	% du total	% cumulés
Femme (F)	139	72,4%	72,4%
Homme (H)	53	27,6%	100%

Tableau 4 : fréquence de la variable ordinale « violence cat »

Violence cat	Fréquences	% du total	% cumulés
Élevé	71	34%	34%
Modéré	133	63,6%	97,6%
Faible	5	2,4%	100%

Tableau 5 : tableau récapitulatif

Variable	N	Manquants	Moyenne	Médiane	Mode	Écart type	Coefficient d'asymétrie	Kurtosis	Shapiro-wilk W P
Âge	214	0							
Régime	212	2							
Tot 1	209	5	83,05	84	83	11,48	-0,6058	0,4378	0,976 0,001
Violence cat	209	5							
Sexe	192	22							
Score tot 2	192	22	73,43	74	76	15,56	0,0312	-0,515	0,986 0,055
Pro meat	192	22	7,94	8	7	3,35	0,2655	-0,910	0,952 <0,001
Deny	192	22	6,05	6	3	2,49	0,6469	-0,130	9,928 <0,001
Hier just	192	22	7,73	7,50	5	3,12	0,4441	-0,468	0,957 <0,001
Dicho	192	22	7,62	8	9	2,75	-0,0407	-0,968	0,959 <0,001
Disso	192	22	10,15	11	11	3,43	-0,4610	-0,632	0,944 <0,001
Rel just	192	22	6,20	6	3	3,17	0,7349	-0,189	0,872 <0,001
Avoid	192	22	10,09	11	11	2,94	-0,5048	-0,203	0,957 <0,001
Health just	192	22	9,15	9	12	3,32	-0,2553	-0,733	0,955 <0,001
Fate just	192	22	8,51	9	9	2,72	0,1291	-0,457	0,978 0,005

Tableau 6 : test de normalité shapiro-wilk : « régime » X « tot 1 »

VD	Modalité de VI : régime	N	Manquant	Moyenne	Médiane	Écart-type	Shapiro – wilk W	Shapiro-Wilk P
tot 1	Régime vegan/végétarien	17	0	93,4	95	8,19	0,940	0,319
	Régime flexitarien	66	0	87,7	89,5	9,27	0,921	<0,001
	Régime omnivore	126	0	79,2	80	11,19	0,988	0,308

Tableau 7 : test de Kruskal-Wallis (non paramétrique) pour la variable continue de la représentation de la violence animalière (« tot1 ») et pour la variable ordinaire (catégorisation de la représentation de la violence animalière, « violence cat »)

Variable	χ^2	Ddl	P	ε^2
Tot 1	43,7	2	<0,001	0,210
Violence cat	34,3	2	<0,001	0,165

Tableau 8 : test post-hoc non paramétrique pour la variable continue de la représentation de la violence animalière (« tot1 »)

Comparaison		W	P
Régime végan/végétarien	Régime flexitarien	-3,41	0,042
Régime végan/végétarien	Régime omnivore	-6,65	<0,001
Régime flexitarien	Régime omnivore	-7,57	<0,001

Tableau 9 : statistiques descriptives : « régime » X « tot 1 »

VD	Modalité de la VI : régime	N	Manquants	Moyenne	Médiane	Écart type
Tot 1	Régime végan/végétarien	17	0	93,4	95	8,19
	Régime flexitarien	66	0	87,7	89,5	9,27
	Régime omnivore	126	0	79,3	80	11,19

Tableau 10 : test post-hoc non paramétrique pour la variable ordinaire « violence cat »

Comparaison		W	P
Régime végan/végé	Régime flexitarien	2,63	0,151
Régime végan/végé	Régime omnivore	6,98	<0,001
Régime flexitarien	Régime omnivore	6,44	<0,001

Tableau 11 : tables de contingence : « régime » X « violence cat »

VI		Violence cat						
Régime		Elevé		Modéré		Faible		Total
Régime végan/végé	Observé	13		4		0		17
	% par ligne	76,5%		23,5%		0%		100%
	% par colonne	18,3%		3%		0%		8,1%
Régime flexitarien	Observé	34		31		1		66
	% par ligne	51,5%		47%		1,5%		100%
	% par colonne	47,9%		23,3%		20%		31,6%
Régime omnivore	Observé	24		98		4		126
	% par ligne	19%		77,8%		3,2%		100%
	% par colonne	33,8%		73,7%		80%		60,3%
Total	Observé	71		133		5		209
	% par ligne	34%		63,6%		2,4%		100%
	% par colonne	100%		100%		100%		100%

Tableau 12 : test de normalité Shapiro-Wilk : « Régime » (modalité « régime omnivore » et « régime flexitarien ») + « sexe » X « tot 1 » (représentation de la violence animalière)

Régime	Sexe	N	Manquants	Moyenne	Médiane	Écart type	Shapiro-Wilk W	Shapiro wilk P
Régime flexitarien	Femme	58	0	88,3	90	9,52	0,899	<0,001
	Homme	8	0	83,4	82,5	6,02	0,922	0,449
Régime omnivore	Femme	81	0	82	83	10,18	0,979	0,220
	Homme	45	0	74,2	75	11,28	0,987	0,882

Tableau 13 : test de Levene

F	Ddl1	Ddl2	P
1,19	3	188	0,315

Tableau 14 : comparaisons post hoc : femmes omnivores VS hommes omnivores + femmes flexitariens VS hommes flexitariens

Comparaisons		Différence moyenne	Erreur standard	Ddl	T	P tuckey	P Bonferroni
Femmes flexitariens	Hommes flexitariens	4,90	3,82	188	1,282	0,575	1
Femmes flexitariens	Femmes omnivores	6,26	1,74	188	3,593	0,002	0,003
Femmes flexitariens	Hommes omnivores	14,08	2,01	188	6,992	<0,001	<0,001

Hommes flexitariens	Femmes omnivores	1,36	3,76	188	0,363	0,984	1
Hommes flexitariens	Hommes omnivores	9,17	3,89	188	2,360	0,089	0,116
Femmes omnivores	Hommes omnivores	7,81	1,88	188	4,146	<0,001	<0,001

Tableau 15 : test de Mann whitney comparant les femmes flexitariennes VS hommes flexitariens

U	P
130	0,0458

Tableau 16 : statistiques descriptives « score tot 2 » X « sexe » + test de normalité

VD	VI : sexe	N	Moyenne	Médiane	Mode	Ecart-type	Shapiro-Wilk W	Shapiro-Wilk P
Score tot 2	Femme	139	70,43	70	51	15,5	0,981	0,053
	Homme	53	81,28	81	89	12,9	0,982	0,618

Tableau 17 : test d'homogénéité des variances (test de Levene) de la variable « score tot 2 »

Variable	F	Ddl	Ddl2	P
Score tot2	3,86	1	190	0,051

Tableau 18 : test t pour échantillon indépendants

Variable	T	Ddl	P
Score tot 2	4,54	190	<0,001

Tableau 19 : tests de normalité + tests de Mann-whitney pour les 9 stratégies x « Sexe »

Stratégies		Sommes des carrés	Dll	Carrés moyens	F U	P	Shapiro-Wilk W	Shapiro-Wilk P
Pro meat	Sexe	256	1	255,62	25,7 5324,5	<0,001	0,964	<0,001
	Résidus	1889	190	9,94				
Deny	Sexe	186	1	186,16	35,4 5538	<0,001	0,958	<0,001
	Résidus	998	190	5,25				
Hier just	Sexe	185	1	185,45	21,1 5215,5	<0,001	0,971	<0,001
	Résidus	1668	190	8,78				

Dicho	Sexe	85,1	1	85,13	11,9	<0,001	0,975	0,002
	Résidus	1360,1	190	7,16	4864			
Disso	Sexe	234	1	233,9	22,1	<0,001	0,965	<0,001
	Résidus	2014	190	10,6	2157,5			
Rel just	Sexe	248	1	247,81	28,2	<0,001	0,934	<0,001
	Résidus	1667	190	8,77	5280			
Avoid	Sexe	200	1	200,42	26,2	<0,001	0,974	<0,001
	Résidus	1451	190	7,64	2212			
Health just	Sexe	271	1	271, 12	28,1	<0,001	0,975	0,002
	Résidus	1883	190	9,65	5428,5			
Fate just	Sexe	144	1	143,58	21,6	<0,001	0,983	0,018
	Résidus	1264	190	6,65	5185			

Tableau 20 : statistiques descriptives des différentes stratégies X « sexe »

Stratégies	Sexe	N	Moyenne	Médiane	Mode	Écart type
Pro meat	Femme	139	7,23	7	4	3,23
	Homme	53	9,81	10	10	2,94
Deny	Femme	139	5,44	5	3	2,21
	Homme	53	7,64	8	9	2,50
Hier just	Femme	139	7,12	7	5	2,96
	Homme	53	9,32	9	9	2,96
Dicho	Femme	139	7,21	7	9	2,76
	Homme	53	8,70	9	11	2,42
Disso	Femme	139	10,83	11	11	3,19
	Homme	53	8,36	9	10	3,42
Rel just	Femme	139	5,50	5	3	2,74
	Homme	53	8,04	9	9	3,47
Avoid	Femme	139	10,72	11	11	2,56
	Homme	53	8,43	9	11	3,24
Health just	Femme	139	8,42	9	9	3,26
	Homme	53	11,08	12	12	2,66
Fate just	Femme	139	7,97	8	7	2,53
	Homme	53	9,91	10	10	2,71

Tableau 21 : test de normalité + test de Mann-Whitney “score tot 2” X “régime (omnivore ou flexitarien)

VD	VI Régime	N	Moyenne	Médiane	Écart type	Shapiro-wilk W	P	U	P
Score tot2	Flexitarien	66	63,26	60	14,03	0,957	0,022	1758	<0,001
	Omnivore	126	78,75	79	13,58	0,990	0,461		

Tableau 22 : test de normalité + tests de Mann-Whitney pour les 9 stratégies x « régime »

Stratégies		Somme des carrés	Ddl	Carrés moyens	F U	P	Shapiro-wilk W	Shapiro-wilk P
Pro meat	Régime	474	1	473,57	53,9 6591,5	<0,001	0,977	0,003
	Résidus	1671	190	8,79				
Deny	Régime	183	1	183,27	34,8 6248	<0,001	0,954	<0,001
	Résidus	1001	190	5,27				
Hier just	Régime	317	1	316,73	39,1 6271,5	<0,001	0,972	<0,001
	Résidus	1537	190	8,09				
Dicho	Régime	144	1	143,75	21 5719	<0,001	0,976	<0,001
	Résidus	1301	190	6,85				
Disso	Régime	7,80	1	7,80	0,661 11,79	0,417	0,953	<0,001
	Résidus	2240,12	190	11,79				
Rel just	Régime	270	1	269,61	31,1 6029,5	<0,001	0,939	<0,001
	Résidus	1645	190	8,66				
Avoid	Régime	28,5	1	28,54	3,34	0,069	0,968	<0,001
	Résidus	1623	190	8,54				
Health just	Régime	264	1	264,18	27,3 5913	<0,001	0,974	0,001
	Résidus	1840	190	9,69				
Fate just	Régime	153	1	152,77	23,1 5808,5	<0,001	0,984	0,029
	Résidus	1255	190	6,61				

Tableau 23 : statistiques descriptives des différentes stratégies X « régime »

Stratégies	Régime	N	Moyenne	Médiane	Mode	Écart type
Pro meat	Flexitarien	66	5,77	5	3	2,77
	Omnivore	126	9,08	9	9	3,06
Deny	Flexitarien	66	4,70	4	3	1,97
	Omnivore	126	6,75	6	6	2,45
Hier just	Flexitarien	66	5,95	5	3	2,55
	Omnivore	126	8,66	8	7	2,99
Dicho	Flexitarien	66	6,42	6	3	2,72
	Omnivore	126	8,25	9	9	2,56
Disso	Flexitarien	66	10,42	11	13	3,15
	Omnivore	126	10	11	11	3,57
Rel just	Flexitarien	66	4,56	3	3	2,16
	Omnivore	126	7,06	7	3	3,27
Avoid	Flexitarien	66	10,62	11	11	2,44
	Omnivore	126	9,81	10	11	3,15
Health just	Flexitarien	66	7,53	8	3	3,22
	Omnivore	126	10	10	12	3,05
Fate just	Flexitarien	66	7,27	7	7	2,28
	Omnivore	126	9,15	9	9	2,71

Questionnaire en ligne

Comment notre consommation de viande influence-t-elle notre représentation de la violence animalière ? Selon le sexe, quels sont les mécanismes mis en place pour gérer la dissonance engendrée dans le cadre « du paradoxe de la viande » ?

Bonjour, je m'appelle Camille, étant actuellement étudiante en criminologie à l'université de Liège, j'ai eu l'opportunité au cours de mon cursus d'approfondir mes connaissances théoriques sur l'éthologie animale liée à la criminologie. Ce mémoire s'inscrit dans le prolongement de mes intérêts académiques et de mon attachement envers les animaux.

Cette étude vise à explorer le lien potentiel entre notre consommation de viande et la représentation que nous avons de la violence infligée aux animaux dans le processus d'abattage. Une seconde étude destinée uniquement aux consommateurs de viande, s'intéresse plus spécifiquement au lien entre le sexe et les stratégies de neutralisation que nous mobilisons dans le cadre du paradoxe de la viande. Ces notions seront détaillées dans le questionnaire.

Toutes les données personnelles recueillies dans le cadre de ce mémoire seront traitées de manière confidentielle, et l'anonymat des personnes impliquées sera rigoureusement préservé.

En vous remerciant de prendre le temps de répondre à mon questionnaire

*** Indique une question obligatoire**

Section sans titre

1. Quel âge avez-vous ? *

Une seule réponse possible.

- de 18 ans

18 ans ou +

La représentation de la violence animalière

Par « violence animalière », on entend ici « la violence à l'égard des animaux ».

2. Comment définiriez-vous votre régime alimentaire : *

Une seule réponse possible.

- Régime omnivore : je mange quotidiennement de la viande (poulet, porc, boeuf, poisson, ...)
- Régime flexitarien : je mange de la viande mais j'essaie de réduire ma consommation
- Régime Végan/végétarien : je ne mange pas de viande
- Autre : _____

Parmi les affirmations suivantes, marquez votre degré d'accord ou de désaccord : (1) pas du tout d'accord, (2) plutôt pas d'accord, (3) ni d'accord ni pas d'accord, (4) plutôt d'accord et (5) tout à fait d'accord.

3. Lors de l'abattage, dans les abattoirs, l'animal souffre peu car certaines techniques sont déployées pour réduire cette souffrance.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

4. Je considère que l'abattage des animaux dans l'industrie de la viande comme souvent violent.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

5. Les animaux sont souvent maltraités et blessés pendant le transport. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

6. Les animaux sont moins sensibles à la douleur que les humains. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

7. Les besoins vitaux des animaux, comme le bien-être et la santé, sont respectés dans les élevages industriels.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

8. Je pense que les méthodes d'abattage dans les abattoirs ne sont pas un problème éthique.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

9. Les animaux sont souvent exposés à des conditions stressantes et douloureuses dans les élevages industriels.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

10. Un animal ressent peu de stress lors du transport vers l'abattoir. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

11. En cas de maladie, les animaux sont soignés dans les élevages industriels. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

12. Les animaux ont conscience du processus d'abattage et ressentent alors un stress lorsqu'ils sont dans ce processus.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

13. Les animaux d'élevages n'ont pas les mêmes capacités mentales que les animaux domestiques.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

14. Les animaux d'élevage sont capables de ressentir des émotions comme la peur, la joie ou la tristesse.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

15. La douleur ressentie par un animal lors de l'abattage est minimale grâce aux procédures actuelles (notamment l'étourdissement).

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

16. Il est difficile de prouver scientifiquement que les animaux souffrent vraiment dans les abattoirs.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

17. Les animaux, dans les élevages industriels, sont souvent privés de l'espace nécessaire à leur bien-être.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

18. Les animaux ont suffisamment d'eau et de nourriture dans les élevages industriels. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

19. On retrouve un surpeuplement massif dans les élevages industriels entraînant du stress et parfois la mort de certains animaux.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

20. Dans les abattoirs et les élevages industriels, les animaux sont souvent exposés à des stimuli stressants (cris, odeurs, agitation).

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

21. Le respect de l'animal est une valeur intégrée chez les professionnels qui travaillent dans l'élevage et l'abattage.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

22. Les équipements utilisés dans les abattoirs et dans les élevages industriels ont pour but de limiter la souffrance des animaux.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

23. Dans ce type d'élevage, les animaux ont l'espace nécessaire pour exprimer leur comportement naturel : la reproduction, pondre, nicher ...

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

24. Les travailleurs dans l'industrie de la viande interagissent correctement avec les animaux.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

25. Les interactions homme-animal dans les abattoirs et les élevages industriels sont souvent rapides et peu attentives.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

26. Les animaux d'élevage industriel peuvent établir des liens sociaux entre eux. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout à fait d'accord

En fonction du sexe, quelles techniques de neutralisation, dans le cadre du "paradoxe de la viande", sont privilégiées chez les consommateurs de viande ?

Le but de cette deuxième étude est d'analyser, chez les consommateurs de viande, le lien entre le sexe et les techniques de neutralisation déployées pour faire face à l'inconfort résultant du paradoxe de la viande. « Le paradoxe de la viande » évoque le conflit cognitif ressenti par les individus qui aiment consommer de la viande mais qui n'aiment pas voir les animaux souffrir (Loughnan et al., 2010).

27. Quel est votre sexe ? *

Une seule réponse possible.

Homme

Femme

Ne souhaite pas préciser

Autre : _____

Voici l'échelle MEJ de Rothgerber (2013) : parmi les affirmations suivantes, marquez votre degré d'accord ou de désaccord : (1) pas du tout d'accord, (2) plutôt pas d'accord, (3) ni d'accord ni pas d'accord, (4) plutôt d'accord et (5) tout à fait d'accord.

28. J'aime trop manger de la viande pour ne jamais l'abandonner. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

29. Les animaux ne souffrent pas vraiment lorsqu'ils sont élevés et tués pour la viande. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

30. Il est acceptable de manger certains animaux parce qu'ils sont élevés à cette fin. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

31. Pour moi, il y a une vraie différence entre les animaux que nous gardons comme animaux de compagnie et les animaux que nous mangeons.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

32. Quand je regarde la viande, j'essaie de ne pas la relier à un animal. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

33. Dieu a voulu que nous mangions des animaux. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

34. J'essaie de ne pas penser à ce qui se passe dans les abattoirs. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

35. La viande est essentielle pour des muscles forts. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

36. Je ne serais pas surpris d'apprendre que les scientifiques croient que le corps humain (p. ex., nos dents) a évolué pour manger de la viande.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

37. Le goût de la viande est trop bon pour se soucier de ce que disent toutes les critiques. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

38. Les animaux ne ressentent pas la douleur de la même façon que les humains. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

39. Les humains sont au sommet de la chaîne alimentaire et sont destinés à manger des animaux.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

40. Il semble faux que les gens de certaines cultures mangent des chiens et des chats. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

41. Je n'aime pas penser à l'origine de la viande que je mange. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

42. Dieu nous a donné la domination sur les animaux. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

43. J'aurais des problèmes à visiter un abattoir. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

44. Nous avons besoin des protéines que nous ne pouvons obtenir que dans la viande pour un développement sain.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

45. Il est contraire au destin humain et à l'évolution de renoncer à manger de la viande. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

46. Il n'y a pas de nourriture qui me satisfasse autant qu'un délicieux morceau de viande. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

47. Le processus menant à la production de viande est organisé de façon à minimiser et à éviter la douleur et l'inconfort des animaux.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

48. En fin de compte, les animaux sont là pour répondre à nos besoins. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

49. Je suis plus sensible à la souffrance des animaux domestiques comme les chats et les chiens que d'autres animaux sauvages.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

50. Quand je mange de la viande, j'essaie de ne pas penser à la vie de l'animal que je suis en train de manger.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

51. C'est la volonté de Dieu que les humains mangent des animaux. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

52. J'essaie de rester à l'écart lorsque les gens commencent à me parler en termes graphiques sur la façon dont les animaux que nous mangeons souffrent.

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

53. Nous avons besoin de viande pour une alimentation saine. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord

54. Nos ancêtres mangeaient de la viande, et nous sommes censés le faire aussi. *

Une seule réponse possible.

1 2 3 4 5

Pas Tout a fait d'accord